

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1938

N°

THÈSE

799

POUR LE

Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

TULOUP, Guy-Francis

Né le 22 Octobre 1913, à Paris

**Un Précurseur méconnu
Offray de La Mettrie
médecin-philosophe
(1709-1751)**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

DINARD
IMPRIMERIE BRAUN & LIORIT
RUE DE LA PAIX

1938

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1938

N°

THÈSE

POUR LE

Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

TULOUP, Guy-Francis

Né le 22 Octobre 1913, à Paris

**Un Précurseur méconnu
Offray de La Mettrie
médecin-philosophe
(1709-1751)**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

DINARD
IMPRIMERIE BRAUN & LIORIT
RUE DE LA PAIX

1938

LE DOYEN TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
»	CARNOT.
»	CLERC.
»	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GRÉGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
»	LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
Assistance Médico-sociale	
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

AMELINEPathologie chirurgic.
 BARIETYPathologie médicale.
 BÉNARD (Henri).Pathologie médicale.
 BERNARD Etien.Pathologie médicale.
 BESANÇON Just.Hydrologie.
 BOULINPathologie médicale.
 BULLIARDHistologie.
 CATHALAPathologie médicale.
 CHEVALLIER ..Pathologie médicale.
 COSTEPathologie médicale.
 DOGNONPhysique.
 FEYUrologie.
 FUNCKPathologie chirurgic.
 GALLIARDParasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Patholog. chirur.
 GAYETPhysiologie.
 DE GENNESPathologie médicale.
 GIROUDHistologie.
 HAGUENAUPathologie médicale.
 HALPHENOto-Rhino-Laryngol.
 HAZARDPharmacologie.
 HUGUENINAnat. pathologique.
 JOANNONHygiène.
 LACOMMEObstétrique.

MM.

LANTUEJOUL ..Obstétrique.
 LAROCHE (Guy).Pathologie médicale.
 LAVIERParasitologie.
 LELONGPathologie médicale.
 LEMAIREPathol. expérimentale
 LEVEUFPathologie chirurgic.
 Mlle J. LEVY ..Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI. Neurol. et Psychiâtrie
 MENEGAUXPathologie chirurgic.
 MOLLARETPathologie médicale.
 MOREAUPathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgic.
 MOUQUINPathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS Pathologie chirurgi.
 PIEDELIEVRE ..Médecine légale.
 PORTESObstétrique.
 RENARDOphtalmologie.
 RICHETPhysiologie.
 SANNIEChimie biologique.
 SÈNEQUEPathologie chirurgic.
 TROISIERPathol. expérimentale
 TURPINPathologie médicale.
 VIGNESObstétrique.
 WILMOTHPathologie chirurgic.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVEPathologie chirurgic.
 BUSQUETPharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 GUÉNIOTObstétrique.
 HEITZ-BOYER ..Pathologie chirurgic.

MM.

LARDENNOIS ..Pathologie chirurgic.
 LE LORIERObstétrique.
 SCHWARTZPathologie chirurgic.
 VAUDESCAL ..Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE	} Clinique médicale	BASSET	} Clinique Chirurgicale
AUBERTIN		BROCQ	
BRULÉ		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
DONZELOT		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		VELTER	
PASTEUR-VAL- LERY-RADOT.			
SEZARY			

MM.

ECALLE	} Clinique obstétricale
METZGER	

V. — CHARGES DE COURS

CHALLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

— :: —

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PERE, le Docteur Tuloup

*Qui m'a fait comprendre
et aimer la Médecine*

A Monsieur le Professeur LAIGNEL LAVASTINE

*Membre de l'Académie de Médecine
Professeur d'Histoire de la Médecine
à la Faculté de Paris*

*Hommage respectueux et reconnaissant
pour le grand honneur qu'il m'a fait en
voulant bien présider cette thèse.*

A MON MAITRE

Monsieur le Docteur TRESMOLIERES

Médecin des Hôpitaux

*Qui m'a toujours accueilli avec la plus grande
bienveillance, et prodigué ses précieux conseils.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. le Professeur SERGENT
M. le Professeur OMBREDANNE
M. le Professeur BAUDOIN
M. le Professeur GUILLAIN
M. le Professeur GOUGEROT
M. le Professeur LEMIERRE
M. le Dr CHIRIE, accoucheur des Hopitaux.

A MES MAITRES DE LA FACULTE

M. le Professeur ROUVIERE
M. le Professeur HOVELAQUE
M. le Docteur GARRELON, Chef du
Laboratoire de Physiologie

VIE DE LA METTRIE

Julien Jean de La Mettrie naquit à Saint-Malo le 19 Décembre 1709.

Ses parents, Julien de La Mettrie et demoiselle Marie Gaudin, avaient une fortune assez importante, gagnée dans le commerce des soieries, qui leur permit de procurer à leur fils une bonne éducation. (1)

Voyant son intelligence et sa facilité, ils le destinent d'abord aux Ordres. Il commença donc ses études au collège de Coutances, puis « il fit sa rhétorique à Caen, et, comme il avait beaucoup de génie et d'imagination, il remporta tous les prix d'éloquence. Il était né orateur (1) .

C'est un de ses compatriotes, le médecin Hunauld, professeur de la faculté, qui l'encouragea à faire ses études médicales. Plus tenté par cette voie que par la vie religieuse, il vint à Paris, où il suivit les cours à la Faculté. Mais, par manque d'argent, nous dit-il, « il lui fallut se rabattre sur la Faculté de Reims pour se faire recevoir docteur » (2)

Ce fut un étudiant buveur, tapageur, débauché, et le sieur de la Mettrie, son père, en bon commerçant malouin qu'il était, dut maintes fois lui rappeler que si la médecine devenait un jour plus lucrative que le sacerdoce, la vie d'étudiant tirait autrement sur sa bourse que le temps de séminaire.

(1) *Eloge de La Mettrie par Frédéric II*

(2) *Ouvrage de Pénélope ou Machiavel en médecine.*

Pendant les deux années suivantes, en 1734 et 1735 La Mettrie va se perfectionner en Hollande, à Leyde, auprès du célèbre médecin Boerhave, dont il traduit les œuvres. Ce fut un temps bien employé. Ses études terminées, il s'installe à Saint-Malo, puis s'embarque comme chirurgien à bord d'un navire de la Compagnie des Indes. Son voyage l'entraîne aux Indes, puis en Chine, et lui permet d'acquérir de nouvelles connaissances.

A son retour, La Mettrie rencontre à Lorient une jeune veuve, Marie-Louise Droneau, qu'il épouse le 17 Novembre 1739. Il revient alors exercer son métier à Saint-Malo en 1740 et 1741, où il fut nommé médecin de l'Hôpital Général de Saint Servan et de l'Hôtel-Dieu de Saint-Malo.

En 1742, il part à Paris, et, recommandé par le médecin Morand, chirurgien des Invalides, et Sidobre, médecin « par quartier » de la Cour, il entre au service du duc de Grammont avec l'appui duquel il devient chirurgien du régiment des Gardes Françaises. Il prend part aux campagnes, il assiste à la bataille de Dettingen, à la victoire de Fontenoy, au siège de Fribourg, où le duc de Grammont, son protecteur, est « emporté par un boulet de canon » (1).

Pendant cette bataille, il est lui-même victime d'une violente attaque de « fièvre chaude » qui lui donnera l'occasion d'observer sur lui-même l'influence des maladies sur la pensée.

Il écrit à ce moment « L'Histoire Naturelle de l'âme » publiée à La Haye en 1745, ouvrage qui lui créa de nouvelles difficultés. « L'aumônier du régiment sonna le tocsin contre lui, et d'abord tous les dévôts crièrent » dit Frédéric II.

Déjà, l'année précédente, La Mettrie s'était aliéné la Faculté en attaquant, dans « Saint Cosme vengé »

(1) *Essais sur La Mettrie de Nérée Quépat.*

Astruc, professeur à Montpellier.

La disparition de son protecteur, les attaques du clergé et de la Faculté, l'obligent à quitter le Régiment des Gardes.

Il est dédommagé cependant en étant nommé médecin-chef des hôpitaux militaires de Lille, Gand, Bruxelles, Anvers et Worms.

Malheureusement, La Mettrie ne sait pas se tenir tranquille. Il publie en 1746, à Amsterdam « La Politique du médecin de Machiavel, ou le chemin de la Fortune ouvert aux médecins ». Dans cet ouvrage, il s'attaque à tous les principaux médecins de l'époque, et s'attire les foudres du Parlement qui, par arrêt du 9 juillet 1746, condamne l'ouvrage à être brûlé et lacéré par l'exécuteur de Haute Justice.

La Mettrie est obligé de quitter Paris et de se réfugier en Hollande : « Je me suis expatrié quand j'ai vu que je courais le risque d'être arrêté ».

De Leyde, en 1746, il publie « La Faculté Vengée » où il exhale sa rancune contre ses confrères. L'exil lui étant très pénible, il fait tout son possible pour faire rapporter les mesures qui le condamnaient à vivre hors de France. Mais c'est encore à Leyde qu'il écrit son ouvrage le plus important, « L'Homme Machine », qui paraît en août 1747.

Les conceptions matérialistes de cet ouvrage font scandale, et bientôt La Mettrie n'est plus en sécurité à Leyde.

Encore une fois il est contraint de s'enfuir et de recourir à l'aide de son compatriote, Moreau de Maupertuis, qui préside l'Académie des Sciences de Berlin et qui jouit d'une très grande réputation. Ce dernier recommande La Mettrie à son ami Frédéric II.

Il arrive à Berlin au début de 1748, il plaît beaucoup au souverain qui le fait nommer membre de l'Académie de Sciences. Plus tard, il écrivait à Maupertuis : « Je m'applaudis beaucoup de l'acquisition

que j'ai faite de La Mettrie. Il a tout l'esprit qu'on peut avoir et par dessus tout il est bon médecin. Il est matérialiste, mais point du tout matériel » (1).

Pendant son séjour à la Cour de Prusse, La Mettrie publie :

Un « mémoire sur la dyssenterie »

Un « mémoire sur l'asthme ».

Des « Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux »

« L'Homme Plante ».

« Les animaux plus que machines ».

Evidemment, la faveur dont il jouit auprès du roi de Prusse lui crée des envieux. Voltaire, Diderot, d'Alembert, qui n'étaient sans doute pas aussi intimes avec le souverain, lui font des compliments hypocrites, mais ne négligent jamais une occasion de l'atteindre en dessous. Frédéric II fut donc le seul à rendre justice à ce médecin philosophe. Il composa « L'Eloge de La Mettrie » où il énumère, avec beaucoup de bienveillance, toutes les qualités de l'homme, du médecin et du philosophe.

La Mettrie publie encore à Berlin un grand nombre d'ouvrages, tant médicaux que philosophiques. La mort le surprend à 43 ans, le 11 novembre 1758, à la suite d'une indigestion contractée quelques jours auparavant.

(1) *Lettre de Frédéric II à Maupertuis* (Archives Municipales de Saint-Malo - II 24 folio 16).

CARACTERE DE LA METTRIE

Au physique, La Mettrie était un homme robuste, petit, au visage rubicond. La plupart de ses portraits le représentent en débraillé. Il n'a ni perruque ni manchettes. On sent que les détails vestimentaires ne l'intéressent pas ; ce qu'il désire, c'est être à son aise. Il a la lèvre souriante, le regard malicieux. En ne considérant que sa figure, il devait être difficile de le prendre au sérieux. D'ailleurs, il était aussi gourmand et libertin que ses traits le laissent prévoir. Il aimait la bonne chère et les bons vins. Dans les parties fines, c'était un joyeux compère.

Si l'on veut l'en croire, il aurait vécu en épicurien, profitant sans cesse de tous les plaisirs. « Je ne voudrais revivre que comme j'ai vécu, dans la bonne chère, dans la bonne compagnie, la joie, le cabinet, la galanterie ; toujours partageant mon temps entre les femmes, cette charmante école des grâces, Hypocrate et les Muses, toujours aussi ennemi de la débauche qu'ami de la volupté, enfin tout entier à ce charmant mélange de sagesse et de folie, qui, s'aiguissant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable, et en quelque sorte plus piquante » (1).

La Mettrie a le désir d'étonner. Il est heureux d'avoir la réputation d'un libertin, il veut que tout le monde sache « qu'il se fout des préjugés du sot univers » (2).

Mais La Mettrie n'a-t-il pas volontairement noirci son portrait, ne s'est-il pas fait passer pour plus débauché qu'il n'était ?

Parfois le Malouin se laisse aller à des confidences. Alors il dissimule mal la peine que lui causent les attaques de ses ennemis, il fait voir qu'il a un cœur

(1) *Système d'Epicure.*

(2) *Discours Préliminaire (œuvres philosophiques).*

« Je ne ressemble en rien à tous ces portraits qui courent de moi par le monde, et on aurait même tort d'en juger par mes écrits ; certes, ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entre eux qui le sont le plus, l'est encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais cœur, ni mauvaise intention à me reprocher, et si mon esprit s'est égaré (il est fait pour cela) mon cœur plus heureux ne s'est point égaré... Voilà mon âme toute nue. Pour avoir dit librement ce que je pense, il ne faut donc pas croire que je sois ennemi des bonnes mœurs ni que j'en aie de mauvaises ».

En somme, La Mettrie était un bon vivant, malicieux, ayant le désir d'étonner la galerie. Certes, c'était un libertin, mais un libertin peut-être né d'un janséniste, comme ose le dire Frédéric II. Il avait grand cœur, et, pour montrer comme parfois il savait être bon, combien il pouvait être sensible, voici quelques passages de la lettre qu'il écrivit à sa sœur à l'occasion de la mort d'un de ses fils :

« Il est à l'extrémité, il n'y a pas l'apparence qu'il en revienne il est aussi bien qu'on puisse l'espérer. Ecrivez aux médecins une lettre de remerciements, il est mort. Que cela vous apprenne bien, ma chère sœur, à attendre la décision d'une si grande affaire avant que de jouer des parties aussi intéressées pour des apparences incertaines et trompeuses.

« Vous avez trop compté sur ma philosophie, j'ai le cœur cent fois plus tendre que je n'ai l'esprit philosophe, balloté, berné en quelque sorte. Quelle chute que de tomber de la certitude de la guérison à celle de la mort d'un des plus aimables enfants du monde

« Je suis au désespoir, je n'ai point encore pleuré, je ne peux, j'ai seulement passé la nuit dans une angoisse inexprimable et j'ai plus qu'un poignard dans le cœur » (1).

(1) *Lettre recueillie au Musée de St-Malo.*

ŒUVRES DE LA METTRIE

TRADUCTION DE BOERHAVE

LE TRAITÉ DU FEU (1739)

SYSTÈME DE M. BOERHAVE SUR LES MALADIES VENERIENNES
(1735).

TRAITÉ DE LA MATIÈRE MEDICALE pour servir à la composition des remèdes indiqués dans les aphorismes par M. Boerhave auquel on a ajouté les opérations chimiques du même auteur (1739)

APHORISMES DE M. BOERHAVE sur les connaissances et la cure de ces maladies (1738).

INSTITUTION DE LA MEDECINE PAR M. BOERHAVE (1739).

TRAITÉ DE LA PETITE VEROLE avec la manière de guérir cette maladie suivant le principe d'Herman Boerhave, (1737).

ABREGÉ DE LA THEORIE CHIMIQUE DE LA TERRE (1741).

ŒUVRES PERSONNELLES

MEDECINE

EPISTOLARIS DE VERTIGINE DISSERTATIO (1736)

TRAITÉ DU VERTIGE avec la description d'une catalepsie hystérique (1737).

MÉMOIRE SUR LA DYSSENTERIE (1738).

LETTRES DE M. DE LA METTRIE, docteur en médecine, sur l'art de conserver la santé et de prolonger la vie (1738).

NOUVEAU TRAITÉ DES MALADIES VENERIENNES (1739).

OBSERVATION DE MÉDECINE PRATIQUE (1743).

ŒUVRES DE MEDECINE - Berlin (1750).

TRAITÉ DE L'ASTHME (1755)

PAMPHLETS

ESSAI SUR L'ESPRIT et les beaux esprits (1740).

SAINT COSME VENGE (1744).

POLITIQUE DU MEDECIN DE MACHIAVEL (1746)

LA FACULTÉ VENGE (1747)

ÉPIQUE À MON ESPRIT ; l'anonyme persiflé (1749).

LE CHIRURGIEN CONVERTI (1748).

L'OUVRAGE DE PÉNELOPE, ou Machiavel en médecine 1748

PHILOSOPHIE

ESSAI SUR LE RAISONNEMENT (1744)

HISTOIRE NATURELLE DE L'ÂME (1745).

LA VOLUPTE (1745)

L'HOMME MACHINE (1747).

L'homme-plante (1746)

L'ART DE JOUIR (1751).

LE PETIT HOMME À LONGUE QUEUE (1751).

TRAITÉ DE LA VIE HEUREUSE PAR SÉNÈQUE (1748)

L'HOMME PLUS QUE MACHINE (1748)

Épître à Mlle A.C.P. ou La MACHINE TERRASSÉE (1749)

LES ANIMAUX PLUS QUE MACHINES (1750).

LE SYSTÈME D'ÉPICURE (1750)

Réflexions philosophiques sur L'ORIGINE DES ANIMAUX
(1750).

LA METTRIE MEDECIN

La Mettrie fut-il un bon médecin ?

Sainte Beuve nous dit que, parmi les hommes de lettres qui moururent à Berlin, il en fut un qui n'obtint guère d'estime, et dont les ouvrages furent longtemps au rebut. Il s'agit de La Mettrie.

« Il est mort de l'ignorance de l'art qu'il pratiquait » nous dit Voltaire.

Mais n'est-ce pas là un jugement trop partial ? Il semble, bien au contraire, que La Mettrie avait de sérieuses qualités médicales. Frédéric II nous dit de lui : « Il était gai, bon diable, bon médecin ».

Et, dans une étude sur les malades de l'Esprit et leurs médecins du XVI^e au XIX^e siècles, le professeur Laignel Lavastine nous dit « Ne lui prêtons pas un génie qui lui manque, mais reconnaissons qu'il sut, à l'occasion, faire figure de bon praticien ».

Cherchons donc à nous éclairer sur ce sujet.

Ayant entendu les leçons des plus grands maîtres de son époque, il nous serait surprenant qu'un homme de son intelligence n'ait su en bénéficier.

La Mettrie commença ses études médicales à Paris et les termina à Reims en 1733. Les quatre premières années d'études ne furent sans doute pas trop pénibles. A cette époque, en effet, les étudiants en médecine étaient tenus d'assister aux cours de la faculté, mais aucun examen ne venait vérifier la valeur des élèves pendant ces premières années.

Après ce temps d'insouciance surgissaient deux graves difficultés : le baccalauréat et la licence !

C'est pourquoi délaissant la Faculté de Paris, qui

trop pointilleuse exigeait une semaine d'examen oral, puis deux ans pour obtenir la licence, il se rabat sur celle de Reims où en quelques heures il obtient son baccalauréat, et deux mois après, le 27 mai 1733, il est licencié et docteur.

Après un court séjour à Saint-Malo, La Mettrie va se perfectionner auprès de Boerhave. A Leyde, la formation médicale est toute différente de ce qu'elle est à Reims. Il y a là du nouveau. Boerhave travaille ferme. Il est partisan de la théorie iatro-mécanicienne, que La Mettrie, en optant pour son école, se doit d'adopter.

C'est Descartes qui a posé les bases du système. L'explication des fonctions du corps humain est donnée par les lois mécaniques : « Les règles des mécaniques sont les mêmes que celles de la nature ».

Aucun principe supérieur et intelligent n'intervient dans le fonctionnement du corps des hommes et des animaux. C'est la disposition des organes qui conditionne les fonctions des êtres vivants. Boerhave a repris les idées de Descartes. Pour lui, les liquides et les solides de l'organisme ne sont régis que par des lois mécaniques, hydrostatiques, hydrauliques. Il interprète mécaniquement la digestion, la chaleur animale, l'Hématose.

Les organes sont des mécaniques, les viscères sont des cribles, des filtres, les muscles sont des ressorts. En pathologie, ce sont des troubles mécaniques qui causent les maladies. La fièvre est due au croupissement des humeurs dans les petits vaisseaux. Le système nerveux exerce son action sur l'organisme par l'influence des esprits animaux qui s'infiltrent partout.

Boerhave à Leyde, Hoffman en Allemagne, furent les deux principaux défenseurs de l'iatro-mécanisme. Cette théorie, si elle n'est pas très féconde, a tout de même orienté les chercheurs vers la science expérimentale.

C'est en tous cas le résultat qu'elle a eu sur La Mettrie.

Quelles étaient donc les connaissances médicales de La Mettrie ? Il a toute la culture des iatro-mécaniciens. En anatomie et physiologie, il connaît le système circulatoire, il comprend la circulation du sang. Il peut expliquer le phénomène du pouls. L'anatomie du tube digestif lui est très bien connue, ses tuniques musculaires sont minutieusement décrites. Le cheminement des aliments, leur broiement dans l'estomac, leur passage dans le petit, puis dans le gros intestin, tout cela est très bien expliqué du point de vue mécanique. Les iatro-mécaniciens connaissent bien l'anatomie de l'appareil respiratoire, mais sa fonction leur est mal connue. A ce sujet, La Mettrie est bien plus avancé que les médecins de son époque. Il fait preuve d'une véritable prescience. A lire ce qu'il a écrit dans l'Homme plante, on pourrait croire qu'il a deviné cent ans avant Lavoisier l'existence de l'oxygène : « Les poumons sont nos feuilles » Il pense qu'il y a à leur niveau « quelque absorption d'un fluide vital que contiendrait l'air ».

L'anatomie et la physiologie du système génital, La Mettrie les connaît aussi bien que ses contemporains, il n'ignore ni le spermatozoïde ni l'ovule.

La Mettrie connaît avec précision l'anatomie et la physiologie des organes des sens.

L'appareil de l'audition, par exemple, est bien décrite dans « Les animaux plus que machines » :

« Le nerf acoustique ou auditif, ayant pénétré dans l'oreille s'y dilate en une toile ou membrane... cette toile qui revêt et tapisse les canaux demi-circulaires, est le siège de l'ouïe... L'air mis en mouvement par quelque cause que ce soit communique un léger frémissement au tympan ; celui-ci aux petits osselets

de l'ouïe, qui mettent en branle l'air interne, lequel enfin frappe l'expansion infiniment molle et délicate dont j'ai parlé ».

Les organes de la vue, du goût, de l'odorat, du toucher, sont eux aussi décrits avec beaucoup de minutie. L'anatomie et la physiologie du système nerveux ont particulièrement intéressé de La Mettrie, il a souvent comparé le cerveau des hommes avec celui des animaux. « En général la forme et la composition du cerveau des quadrupèdes, est à peu près la même que chez l'homme... L'homme est de tous les animaux, celui qui a le plus de cerveau, et le plus tortueux ».

Mais il ne croit pas que la valeur d'un cerveau soit lié à son poids, il pense qu'il faut encore tenir compte de sa qualité, de la finesse de ses circonvolutions.

La Mettrie n'ignore pas que les nerfs « portent les impressions au cerveau » c'est pour cela par exemple que quelques soient les images formées sur la rétine « si le nerf optique est obstrué, les yeux sont clairs et ne voient pas »... « Les maladies du nerf optique arrêtent en chemin la matière, ou le mouvement, qui allait faire sentir le cerveau » (1).

Il sait que la substance grise du cerveau est à l'origine des nerfs. Parlant du sommeil dans l'histoire naturelle de l'Ame, il dit « La cause prochaine du sommeil paraît être l'affaissement des fibres nerveuses, qui partent de la substance corticale du cerveau » Il n'ignore pas une certaine topographie cérébrale. « Certaines affections du cerveau détruisent tel ou tel sens, sans toucher aux autres ».

Notre médecin a fort probablement entrevu l'arc reflexe. L'âme est placée par lui dans le cerveau, pour ainsi dire « à l'extrémité d'un bâton » comme un « Timbre dans une montre ». Ce timbre est prêt à son-

(1) *Hist. Naturelle de l'Ame,*

ner si les impressions arrivent jusqu'à lui.

Mais bien souvent elles n'y arrivent pas « Les esprits animaux sont si mobiles. Ils se suivent dans les voies nerveuses, mais les premiers sont à peine mis en branle qu'il rétrogradent, pressent les seconds et les troisièmes ». (1)

La Mettrie a sans doute compris que l'excitation n'atteignait pas toujours le cerveau, que celui-ci restait en dehors de bien des phénomènes nerveux.

La Mettrie s'est toujours intéressé à l'anatomie comparée ; autant qu'il l'a pu, il a examiné et ouvert les animaux. L'anatomie pathologique est aussi une des sciences qu'il estime parmi les plus utiles. Il en parle au cours de ses ouvrages, en particulier dans les conseils qu'il donne aux futurs médecins, à la fin de l'ouvrage de Pénélope. « L'anatomie s'apprend, non dans les livres, mais dans le cadavre et les animaux vivants ».

Quant à lui, il avoue n'avoir pas manqué une occasion de disséquer « Je n'ai point dédaigné les lumières qui viennent par cette pénible voie ».

Dans son travail sur la dysenterie, il nous décrit toutes les lésions de l'intestin avec un grand luxe de détails.

« Le canal intestinal est d'autant plus mal traité qu'on descend plus vers l'anus, et d'autant moins, par conséquent qu'on s'en éloigne davantage. Au-delà des intestins grêles, où ils commencent (puis en remontant) on ne voit point d'autres vestiges du mal mortel, qu'une légère rougeur peu étendue. Ce n'est que dans toute la longueur du gros boyau qu'on trouve non sans horreur, les funestes traces de la maladie, des eschares, des duretés pierreuses, trouvées telles sous le doigt, des inflammations, des suppurations, des abcès (qui passent plus de dehors en dedans du canal que de

(1) *Animaux plus que machines.*

dedans en dehors, abcès qui contiennent quelquefois beaucoup de matière vermineuse et de petits vers) la gangrène, le sphacèle, de fortes adhérences des intestins au péritoine, enfin un si grand dépouillement du velouté qui tapisse intérieurement le canal qu'il est souvent tout enlevé de la dernière moitié des intestins, qui ne semblent qu'une espèce de chair vive ».

La Mettrie ne s'est pas contenté de ses dissections. Il est passionné d'expérimentation, il connaît beaucoup d'expériences physiologiques. Il en a sans doute réalisé pas mal lui-même. Dans l'Homme machine, voulant démontrer que le mouvement n'est pas le fait de l'âme, il en donne plusieurs preuves, et entre autres celles-ci :

1) les muscles séparés du corps se retirent lorsqu'on les pique.

2) une simple injection d'eau chaude ranime le cœur et les muscles, suivant Cowper.

3) le cœur de la grenouille, surtout exposé au soleil, ou encore sur une table ou une assiette chaude, se remue pendant une heure et plus après avoir été arraché du corps.

4) Prenez un petit poulet dans l'œuf, arrachez-lui le cœur, vous observerez les mêmes phénomènes, avec, à peu près, les mêmes circonstances.

C'est là, il faut en convenir, de la bonne expérimentation.

Pour apprécier les notions chimiques et thérapeutiques de La Mettrie, consultons ses ouvrages.

Nous avons déjà donné la liste de ses traductions. Elles ne renseignent pas beaucoup sur ses connaissances personnelles. Cependant, dans son « Traité de la petite vérole » la participation de La Mettrie est tellement considérable que nous allons l'étudier maintenant.

Traité de la petite vérole

Du point de vue de la clinique : On y trouve les descriptions de la petite vérole discrète, description assez sommaire. La période d'invasion y est ainsi décrite : « La tragédie commence par des abattements des langueurs, des baillements, des frissons. On ressent des douleurs à la tête, au dos, dans les reins ».

La Mettrie remarque que chez les enfants, l'invasion peut donner des convulsions « Ils sont sujets à des attaques d'épilepsie ». Il dit qu'ordinairement le sujet est constipé pendant cette maladie.

Il est d'accord avec Sydenhann pour fixer en général la date d'apparition de l'éruption au quatrième jour : « Cette espèce se manifeste ordinairement le quatrième jour, quelquefois plus tard et rarement plus tôt, ce qui, pour l'ordinaire, calme beaucoup les symptômes, ou même les dissipe tout à fait ».

La Mettrie signale le bien-être que le malade éprouve au moment de l'éruption. Il nous la montre se manifestant d'abord à la face, à la tête, puis envahissant le reste du corps. La forme des macules ou des papules est bien observée : « De petits points rouges semblables à la morsure d'une puce, et qui prennent peu à peu la forme de grains marqués comme d'une petite pointe qui en est le centre ». Ainsi notre auteur décrit-il l'ombilication.

Puis, pendant que l'éruption se manifeste aux muqueuses, il note : « Alors on a des maux de gorge qui augmentent de plus en plus » puis, l'envahissement de la conjonctive : « Les paupières s'étendent et se gonflent sous la forme d'une vessie enflée et reluisante qui couvre l'œil et l'empêche de voir » La phase de suppuration est également bien décrite : « Elle est en retard aux mains et aux pieds ». La phase de dessiccation est bien observée : « Les croûtes, après leur chute, laissent à nu diverses cavités ».

La Mettrie pense que le malade est rarement marqué par la petite vérole (grêlé). Les cas qu'il a observés étaient certainement très discrets.

Petite vérole confluenta.

Ici, la période d'invasion est pour La Mettrie marquée par des symptômes beaucoup plus violents, erreur certaine, car la différence entre les symptômes n'est pas assez accusée pour qu'on puisse dire à cette période si la variole sera discrète ou confluenta.

Cependant, La Mettrie a bien remarqué que la constipation habituelle pendant la petite vérole discrète, est le plus souvent remplacée par « un flux de ventre qui n'est pas ordinairement de longue durée dans la petite vérole confluenta ».

« L'éruption de cette espèce ne produit point de grains épars çà et là comme dans la précédente, ils sont joints,, unis, confondus, c'est-à-dire tantôt cohérents et tantôt entassés les uns sur les autres. Les pustules sont plus larges aux pieds et aux mains que par tout le corps, et, plus on va de l'extrémité des membres en montant vers le tronc, plus elles sont petites et serrées ».

Suit la description des boutons, leur évolution au visage et sur le corps, leur suppuration et leur dessiccation.

La Mettrie n'a pas omis de noter la salivation excessive, ni le gonflement des pieds et des mains. Ce gonflement est considéré par lui comme « le meilleur signe de convalescence qu'on puisse avoir ».

La thérapeutique de La Mettrie a le mérite :

1) d'avoir mis en honneur les soins de propreté et d'hygiène : « Il faut renouveler l'air de l'appartement, ouvrir les fenêtres et les rideaux du lit ».

L'auteur réprouve : « la coutume qu'on a de laisser le malade dans les mêmes linges depuis le com-

mencement jusqu'à la fin de la maladie ». Il recommande de changer le malade chaque jour.

2) d'avoir su opposer aux accidents nerveux de la petite vérole l'opium. Il prescrit comme Sydenhann, à qui d'ailleurs il reconnaît tout le mérite de la découverte, le laudanum ou le sirop diacode pour calmer les insomnies, les inquiétudes, les agitations spasmodiques des varioleux.

Le Traité du Vertige est de 1737. « C'est une étude claire et méthodique, tout en suivant pas à pas les observations cliniques vérité rare dans un temps où le fatras des doctrines encombraient souvent les ouvrages médicaux » (1).

Dans un premier chapitre La Mettrie donne la description des symptômes du vertige. Avec méthode il rapporte les troubles qui sont dus aux dérangements de la vue, puis de l'ouïe et des autres sens. Voici, par exemple, la description colorée qu'il fait des troubles de l'ouïe : « On croit entendre tantôt des sifflements, horribles tels que ceux des serpents, tantôt le bruit des flûtes de la mer, du vent qui enfle les voiles, de la pluie ou de la grêle qui tombe, le murmure d'un ruisseau, le son d'une flute, l'harmonie d'un concert, et mille autres faux bruits ».

Après cela, La Mettrie se lance dans des notions de pathogénie ingénieuses mais difficiles à comprendre. Le vertige est, pour lui, uniquement une question d'optique. C'est le déplacement de la rétine du nerf optique, qui trouble la réception des images : « Si les fibres optiques viennent à se déranger, les angles que les rayons de lumière avaient formés avec elles, se changent nécessairement, et comme l'image de l'objet est aussi dérangée par là, il suit que le vertige, ou, ce qui revient au même, le mouvement apparent d'un

(1) *Laignel-Lavastine et Jean Vinchon « Les malades de l'esprit et leurs médecins du XVI au XIX^e siècle.*

corps tranquille, dépend du plus petit dérangement des fibres de la rétine ou du nerf optique ».

Ensuite, La Mettrie revient à la clinique. Il évite la confusion en classant comme il suit les vertiges :

- 1) le vertige est simple ou ténébreux.
- 2) il est naturel ou non naturel .
- 3) il est sympathique, venant de quelque dérangement des viscères ou idiopathique.
- 4) enfin il peut être symptomatique.

Puis, La Mettrie étudie l'étiologie de ces différents vertiges. Ils ont les causes les plus variées, par exemple la circumgiration des corps, qui est une des causes naturelles. Tandis que les commotions du crâne sont des causes non naturelles.

La Mettrie, prenant ensuite le vertige causé par l'ivresse, montre qu'il est dû à la raréfaction du sang. Voici l'explication qu'il en donne : Le vin est une liqueur très volatile aussi il monte à la tête. Le sang des artères se trouve raréfié, il y a dérangement dans le gonflement des artères de la choroïde et de l'uvée : « Or, comme il ne s'élève pas toujours la même quantité d'alcool dans chaque œil » voilà pourquoi on y voit double ».

Si la raréfaction du sang fait naître le vertige, la pléthore doit aussi le produire, mais La Mettrie connaît bien d'autres causes : En voici quelques-unes : « Une trop grande application au jeu ou à l'étude, un amour violent et malheureux, une certaine quantité de tabac pris en poudre ou en fumée, la colère, la fureur, un coup de soleil, une chaleur excessive ,la petite vérole, surtout quand elle doit être confluyente ».

Ce n'est pas encore tout. La Mettrie consacre un chapitre entier à montrer que la suppression des évacuations ordinaires ou périodiques peut être encore une cause de vertiges. Par exemple une continence trop sévère, la suppression des hémorroïdes, l'amé-

norrhée, les sueurs, les fleurs blanches, les vieilles fistules, les ulcères trop tôt desséchés, les rhumes de cerveau... la gale, la teigne, enfin à toutes sortes d'humeurs dont le cours ordinaire est interrompu ».

La thérapeutique de La Mettrie ne s'est pas trop ressentie de cette pathogénie plutôt disparate.

Le vertige pléthorique est le premier qu'il s'efforce de soigner. Et comme il apparaît que ce vertige est le symptôme de ce que nous appellerions maintenant urémie ou hypertension, on ne peut que le louer d'avoir ordonné la saignée, d'avoir conseillé de laisser les hémorroïdes perdre leur sang, de ne pas arrêter les épistaxis. L'eau est la seule boisson autorisée. La Mettrie prescrit : « La nourriture doit être très légère, il faut étouffer, si possible, les fortes passions, et chasser les idées amoureuses ».

Enfin il conseille quelques médicaments sans danger : le nitre, le tartre, l'eau de sureau, de cerises, de groseilles. C'est là une thérapeutique prudente et qui fait honneur au bon sens de son auteur.

Voici d'autre part une formule que La Mettrie recommandait pour les vapeurs et les pâles couleurs :

Ecorces de tamaris	}	aa 1/2 once
Ecorces de canelle		
Ecorces de quinquina		
De fleurs de petits centauree		
De pierre hématite		1/2 dragmes
De limaille d'acier		6 dragmes
De sauge	}	Deux pintes 1/2 aa 1/2 once
De stecas arabe		
De vin d'Espagne		

Laisser le tout en digestion. Vous aurez du vin fort, agréable au goût. La dose de ce vin est trois verres par jour.

On comprend La Mettrie d'utiliser dans cette préparation les propriétés apéritives du quinquina et de la petite centauree. De plus, il est certain que la pierre

hématite ou sesquioxyde de fer, ainsi que la limaille d'acier, doivent imprégner la liqueur des sels ferrugineux, dont l'action sur les pâles couleurs, peut être excellente.

En somme, à côté d'une pathogénie confuse et bien excusable à son époque, on trouve dans cet ouvrage d'excellents conseils d'hygiène et des indications thérapeutiques dont la valeur est certaine.

Le Traité du vertige est suivi de la description d'une catalepsie hystérique, que nous allons voir maintenant et qui est très intéressante.

La Mettrie rapporte le cas de deux jeunes filles de Saint Malo « Heleine Renault, âgée de 17 ans et sa sœur aînée Olive furent attaquées l'une le 11 et l'autre le 15 du mois de mars dernier, d'une affection hystérique causée par la suppression de leurs règles ». Ensuite il décrit avec beaucoup de minutie la véritable catalepsie dans laquelle la plus jeune tomba : « Les doigts, les phalanges des doigts, le poignet, l'avant-bras, le bras, les yeux, la tête, tout restait immobile, dans la situation où l'on s'avisait de les mettre ». La Mettrie signale ensuite un fait très particulier « Outre les accidents communs aux cataleptiques, l'odorat de celle-ci avait un sentiment exquis : quelqu'odeur spiritueuse un peu forte qu'on approchât à un ou deux pouces de la narine droite, elle se jetait du côté gauche ; si on l'approchait de l'autre narine, elle se retournait avec force du côté droit. Si l'on ôtait la main avec laquelle elle tenait fortement son nez, elle y portait l'autre avec une vitesse incroyable ».

Notre médecin observe que, si l'on venait avec une plume trempée dans l'esprit volatil pour violenter son nez et la faire ainsi revenir, elle poussait des cris affreux sans les entendre ; il lui prenait des convulsions violentes, des transports de colère et de rage. Trois hommes ne pouvaient alors la tenir.

La Mettrie raconte ensuite l'évolution de la ma-

ladie, ses améliorations passagères, jusqu'à la guérison.

Puis il nous dit sa thérapeutique !

1) La saignée, dont il ne précise pas les résultats.

2) Le sirop de Karabé narcotique, qui a été très utile.

3) Tous les remèdes aqueux ont eu des effets salutaires.

4) La malade a eu pendant deux mois, depuis son premier accès, une espèce de diarrhée entretenue par de légers purgatifs, à laquelle elle attribue sa guérison.

On a toujours mis en usage un régime fort humectant.

La Mettrie s'intéressait beaucoup à ce qui s'appelle maintenant la neuro-psychiâtrie. On trouve dans « les observations de médecine pratique » une observation que nous verrons plus loin et dans laquelle il raconte comment, frappé au siège de Fribourg d'une forte atteinte de « fièvre chaude » il examina les réactions de son âme à la maladie de son corps.

Dans son Histoire Naturelle de l'âme, il rapporte bien souvent des observations de malade psychiâtrique, dont il se sert pour ses théories matérialistes. A propos de la mémoire, par exemple, il nous rapporte l'exemple d'une dame « qui, guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer sa mémoire. Il lui fallut revenir à l'a b c de ses premières connaissances, qui s'augmentaient et s'élevaient en quelque sorte avec les fibres affaissées du cerveau ».

A propos de l'imagination, il montre comment « les sens internes occasionnent comme les externes des changements de pensée... Il est peu surprenant que les causes internes puissent imiter les causes externes. On le constate dans les songes, dans les imaginations vives, dans le délire ».

Dans le même ouvrage, il parle des maniaques !
« Ils ont l'âme occupée toujours du même objet... Plusieurs se ressemblent en ce que, hors du point de leur folie, ils sont d'un sens droit et sain, et s'ils se laissent séduire par l'objet même de leur erreur, ce n'est qu'en conséquence d'une fausse hypothèse, qui les écarte d'autant plus de la raison qu'ils sont plus conséquents ordinairement... Le plus sage a un objet de délire, et, comme on dit, sa folie. C'est une chose bien singulière et bien humiliante pour l'homme de voir que tel génie sublime, dont les ouvrages font l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtemps à une idée si extravagante, si indigne de lui qu'elle puisse être, il l'adoptera, jusqu'à ne vouloir jamais en départir ; plus il verra et touchera, par exemple, sa cuisse et son nez, plus il sera convaincu que l'une est de paille et l'autre de verre, et aussi clairement convaincu, qu'il l'est du contraire, dès que l'âme a perdu de vue son objet, et que la raison a repris ses droits. C'est ce qu'on voit dans la manie ».

Traité des maladies vénériennes (1739).

Dans son premier chapitre, La Mettrie se demande quelle est l'origine du mal vénérien. Après une longue étude historique, où il cite les plus illustres victimes de ce mal en passant par Job, Tibère et Charles IX, il différencie aisément la vérole d'un grand nombre de maladies avec lesquelles on l'a si souvent confondue, en particulier la lèpre, les pertes blanches, l'éléphantiasis.

La lèpre, par exemple, est facile à distinguer de la vérole. « L'insensibilité dans l'extrémité des parties du corps est une des propriétés de la lèpre ; or, cette insensibilité n'est jamais une suite du mal vénérien ».

La Mettrie établit ensuite que la vérole se gagne par contagion avec une personne infectée, mais la

débauche entre individus sains ne peut la faire gagner. « Le congrès d'une infinité d'hommes sains, je le répète, avec une seule femme saine, ne fera donc jamais naître aucune sorte de mal vénérien ».

Pour notre médecin, l'origine de la syphilis en France remonte au siège de Naples en 1794. « Les Napolitains chassèrent alors toutes les filles de joye qui n'étaient capables que d'énervier leur courage ; ces filles gâtées par les soldats espagnols furent reçues à bras ouverts dans le camp des François qui revinrent à Paris avec le funeste présent qu'elles leur firent ».

Ensuite il nous décrit les différentes manifestations de la vérole. Mais on peut lui reprocher de n'avoir pas donné d'observations véritables. Il semble bien qu'il ait confondu : syphilis, blennorrhagie, chancre mou, et Nicolas Favre ; pour lui la vérole consiste à la fois en « gonorrhée, bubbon, chancre et les porraux ou verrues. Le mal consiste souvent dans ce seul vice local qui constitue la gonorrhée ».

Après avoir, dans un deuxième chapitre, cité les auteurs qui traitèrent du mal vénérien, dans son troisième chapitre il traite de la contagiosité du venin vénérien. On trouve là quelques bonnes notions : « Ce mal est contagieux, mais non pas à une certaine distance, ni peut-être en couchant dans des draps, en se servant de serviette ou d'un verre, en mettant un habit duquel un vérolé aurait fait usage ». Mais il dit la nécessité du contact immédiat des muqueuses, il rapporte l'histoire du chancre digital professionnel. Il a remarqué « combien de fois des nourrices ont corrompu leurs nourrissons et ceux-ci réciproquement ont donné la vérole à leurs nourrices ».

Mais à propos de la nature du virus, il commet une erreur profonde, il se moque du futur « trépônèm ».

« Ce venin infecte si promptement le corps le

plus sain, s'agrandit pour ainsi dire et se reproduit lui-même avec tant de facilité que plusieurs auteurs se sont imaginé que le venin n'est autre chose qu'un amas de petits animalcules qui se multiplient avec une vélocité infinie... Mais la bonne physique doit pour jamais, faire disparaître des chimères qui n'ont pu être enfantées que par des spéculations trop oisives ».

La Mettrie traite ensuite spécialement de la gonorrhée des hommes et de celle des femmes. Il en donne des descriptions peu précises et toujours en confondant la plupart des maladies vénériennes.

La thérapeutique est loin d'être excellente. Cependant il a bien fait de prescrire dans les écoulements de l'urèthre la thérébentine, le baume du Pérou, le copahu.

Les purgatifs hydragogues qu'il recommande continuellement semblent moins indiqués, de même que la saignée, certainement inutile. Ce qu'il y a de mieux dans sa thérapeutique, c'est la prescription d'un régime convenable « ne pas boire de vin, se tenir au repos, user d'aliments doux ». Mais, si ces soins peuvent ne pas faire de mal, ils sont tout à fait inefficaces sur la syphilis, et La Mettrie a eu bien tort de se moquer d'Astruc, parce qu'il prescrivait le mercure. Notre médecin pense que le vif argent est trop dense pour se répandre dans l'organisme et que « le virus est dans des lieux si éloignés du cœur que son action s'y fasse à peine sentir, il bravera pour ainsi dire le mercure avec toute sa vertu » (1) tandis que le gayac en décoction est sans doute bien plus efficace ; nous en doutons.

La Mettrie n'est certes pas un distingué vénérologue, mais on ne peut lui reprocher comme d'autres l'ont fait d'écrire en français sur des choses aussi

(1) *Réponse à M. Astruc.*

honteuses. S'il a contribué à faire étudier les maladies des voies génitales, c'est tout de même un titre de gloire, car ces « maladies honteuses » doivent tout de même être soignées.

Le Traité de l'asthme paru à Berlin en 1750, n'a pu être retrouvé en France par aucun auteur.

A Leyde, paraît la même année le *Traité de la dysssenterie*, où La Mettrie étudie successivement l'origine, les symptômes et le traitement de cette maladie.

La pathogénie est obscure, embarrassée du jargon dans lequel se perdent la plupart des auteurs de cette époque.

« La dysssenterie est due à l'excès de mouvement de la bile qui se précipite dans les intestins quand l'air commence à se rafraîchir. Et alors c'est une humeur dangereuse qui a la funeste propriété de mordre les entrailles, on peut bien dire comme une sangsue, puisqu'elle en tire le sang. Chose incroyable et qu'on n'eût jamais devinée a priori. Toute cette dépravation venimeuse vient du seul excès du mouvement mécanique de cette humeur mêlée aux autres dans les vaisseaux. Ce venin même, ce venin terrible, qui du plus doux des hommes fait un animal enragé doit, selon moi, son origine à cet extrême alcalescence de la bile ».

Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage, c'est certainement l'anatomo-pathologie. La Mettrie n'a jamais négligé d'ouvrir un cadavre, et il peut s'inscrire en faux contre la théorie de Sydenham, qui dit que la bile affecte tout l'intestin. Il montre qu'elle n'atteint que le gros intestin, et il nous décrit avec un grand luxe de détails toutes les ulcérations, les eschares, les gangrènes intestinales (1).

Enfin, la thérapeutique n'est pas merveilleuse,

(1) *Se rapporter à ses connaissances médicales.*

c'est toujours la même chose : émétique, tartre, stibié, beurre d'antimoine, et naturellement saignée.

Mais il y a d'excellentes prescriptions hygiéniques. Il conseille les bains tièdes, la diète hydrique, La Mettrie permet avec modération les fruits mûrs et le « raisin d'un certain canton d'Alsace ».

En conclusion, dans cet ouvrage, ce qu'il y a d'intéressant, ce sont les constatations d'autopsie, les faits que La Mettrie a pu observer lui-même. On ne peut que le féliciter par son goût de l'anatomie-pathologique, car cette science était peu répandue parmi les médecins de son époque ; ses confrères avaient pris peu de renseignements « en cette pénible voie ».

« En 1743, chez Huart, Bicasso et Durant, il publie ses *observations de médecine pratique* ». Ici, c'est le clinicien qui parle, le médecin habitué à juger son malade d'un coup d'œil rapide et permettant un diagnostic qui nous semble sûr. Son diagnostic différentiel nous apparaît comme suffisamment établi, ses pronostics sérieux, sa thérapeutique convenable pour l'époque. Dans ses « observations » on en compte 33, prises sur le vif dans les villes de Saint-Malo et Saint-Servan, en clientèle privée et dans les hôpitaux. (Hôtel Dieu et Hôpital Général).

La Mettrie ne se souciait guère du secret professionnel. Il cite les noms des patients qui sont des per-ruquiers, des paysans, des dames de Rennes, des curés de campagne, des revendeurs, des marins, des valets, de cordeliers et des capitaines de dragons.

Au nombre de ses observations, il cite deux cas d'hydropisie, qu'il différencie aisément de la péritonite, ce qui n'est pas toujours facile et aussi du cancer péritonéal, preuves évidentes qu'il avait étudié la symptomatologie de ces affections. Il relate le cas curieux de Madame Hébert, la revendeuse, qui, ayant absorbé deux poisons contraires, que La Mettrie lui donne dans l'espoir de recherches, faillit « crever ».

Il est vraiment plaisantin quand il raconte le cas d'un amoureux qui, pour avoir trop sacrifié à Vénus, « pissait à travers ses fesses ».

Il montre son don d'observations en décrivant la Picotte (ou Picrolle pour le peuple) rougeole, peut-être un peu spéciale. Il énumère des cas de fièvre maligne qui survinrent en très grand nombre à Saint-Brieuc, à Quintin, à Dinan, en Basse Bretagne et aussi à Saint-Malo, où l'on mourut beaucoup moins, même dans la lie du peuple : « tant il est vrai que l'air salé est comme une antidote de la putréfaction du sang et des humeurs, qui est la cause des maladies putrides et pestilentielles ».

Dans ses ouvrages, notre praticien décrit aussi des cas de petite vérole, de gangrène, d'apoplexie, de fluxion de poitrine, de vapeurs, de coqueluche, d'inflammation de la matrice, de boutons rentrés, de gale, etc... tous cas qu'il observe bien, puisqu'il s'est donné la peine de les décrire.

Il nous paraît injuste de soutenir que La Mettrie ne prenait pas le temps d'examiner ses clients et de faire croire qu'il n'était guère prisé des malades malouins. Nous pensons au contraire que ses observations sont le fruit d'une activité débordante, car il semble avoir été appelé partout, même au loin, pour soigner des malades, puisque M. de Cerisier de Granville trouve bon de le consulter.

La Mettrie ne se contente pas de décrire les symptômes il s'occupe des circonstances de l'éclosion des maladies, il les fixe dans le temps : Dès le commencement du mois d'août, pour le choléra. Il recherche aussi les conditions étiologiques, s'intéresse au tempérament des malades à leur faciès, il examine ses ingesta et excreta. Parmi ses observations, nous devons nous arrêter à une épidémie de choléra, qui, en 1741, s'abattit sur la Bretagne et qui n'épargna pas Saint-

Malo. Ici, son art d'observation se manifeste pleinement.

« Le choléra morbus succède à une fièvre maligne de printemps et du commencement de l'été, maladie qui ne paraît pas épidémique, comme la dysenterie. Depuis 22 ans, elle ne s'était pas manifestée. La maladie a été très grande en Bretagne, à la campagne, malgré la distribution des remèdes, et moindre à la ville, où il y a davantage de médecins ».

La meilleure observation écrite à ce sujet paraît probablement celle qu'il fit de son propre cas. Son étiologie, la période d'invasion, la période d'état, ses complications, l'action des remèdes y sont décrites avec force, avec un peu trop de lyrisme même, mais est-ce si étonnant quand il s'agit de soi ?

Il se représente, « vomissant tripes et boyaux, écartelé d'épreintes et se vidant à jet continu » puis il déplore son propre sort, la pauvre loque exsangue et décharnée qu'il est, frôlant le séjour de la mort, attendant les prières des agonisants.

Les considérations thérapeutiques ne manquent pas dans les observations de médecine pratique. C'est la saignée et les purgatifs, qui doivent traiter le choléra. Purgatifs, très doux, précise-t-il. L'émétique et le Kermès minéral ont donné à La Mettrie ses succès dans les fièvres malignes. Il cite aussi le sel de Kinkina, ce qui ne paraît pas ridicule aujourd'hui où nous connaissons la quinine.

La Mettrie s'intéresse à la climatologie et attribue au climat marin de Saint-Malo d'importantes propriétés, et aussi aux eaux de Vals, de Plombières.

Pour ne rien oublier, constatons qu'à côté des remèdes sérieux, pour satisfaire au goût de l'époque il prescrit : l'eau de frai de grenouille, de charbon bénit, de nénuphar, de scorsonère, la poudre de pattes de crabes, le bouillon de vipère et d'écrevisses, les eaux minérales de Saint Jouan, l'opiat de corne de

cerf, le lait de limaces, etc... qui devaient beaucoup plaire à la clientèle d'alors, infiniment plus que les remèdes dits scientifiques.

Il en est toujours ainsi. Les remèdes de l'abbé X, ou la drogue-réclame du journal deviennent plus précieux pour les asystoliques et les paludéens que la digitale ou la quinine.

LA METTRIE ET L'EVOLUTIONNISME

Etudions ici l'un des aspects les plus intéressants et les moins connus de l'œuvre de La Mettrie : ses études, ses conceptions et intuitions d'une science qui ne se révélera que bien plus tard : *LA BIOLOGIE*

Actuellement, c'est une science bien définie, qui étudie tout ce qui concerne la vie et les phénomènes de la matière vivante.

Certes, La Mettrie n'a pas fait d'études systématiques de ces phénomènes, mais, à la lecture de ses ouvrages, on trouve l'expression de ses idées sur les causes de la variation des espèces, sur l'hérédité, qui sont du ressort de la biologie. La Mettrie s'y révèle un véritable novateur.

L'origine de la vie sur le globe a été un des problèmes qu'il s'est le plus souvent posé. D'emblée, il prend une attitude vraiment scientifique, il ne veut pas s'embarrasser de croyances, de préjugés, de données sans preuves.

Les traditions bibliques qui, à son époque, forment la base de toutes les croyances, ont résolu définitivement, semble-t-il, les problèmes que pose l'origine de la vie sur la terre.

Il ne veut pas adopter des opinions toutes faites. Il construit des hypothèses qui, pour n'être pas sans erreurs, par rapport à celles d'aujourd'hui, n'en sont pas moins d'un incontestable intérêt et, pour son époque, extraordinaire.

« Il y a donc dans l'air des graines ou semences,

tant animales que végétales, il y en a eu et il y en aura toujours » (1).

- La matière porte en elle la possibilité de donner la vie, puis, à la faveur de certaines circonstances, de temps et de milieu, cette vie apparaîtra sur le globe.

Prenant plus spécialement l'exemple de l'homme, La Mettrie admet que la terre a « servi d'utérus à l'homme, qu'elle a ouvert son sein aux germes humains déjà préparés, pour que ce superbe animal, posées certaines lois, pût en éclore » (1).

Actuellement on ne voit plus la terre produire la vie, mais La Mettrie pense qu'il y a fort longtemps, les conditions n'étant pas les mêmes, elle a fort bien pu le faire.

Se rapprochant en cela des philosophes et des biologistes beaucoup plus modernes (par exemple le grand Lamarck) il se demande si : « la mer n'aurait point été le berceau flottant de tous les êtres » et si « sans autre incubation que celle du soleil, l'homme et tout autre animal seraient sortis de leurs coques ». (2)

Mais La Mettrie ne pense pas que la terre ait produit les espèces telles qu'elles sont : « Les premières générations ont dû être fort imparfaites ». (3) « Ici, l'oesophage aurait manqué, là l'estomac, la vulve, l'intestin, etc...»

Il énonce ensuite les principes de la *survivance des plus aptes*. « Il est évident que les seuls animaux qui auront pu vivre, se conserver, et perpétuer leur espèce, auront été ceux qui se seront trouvés munis de toutes les pièces nécessaires à la génération, et auxquels en un mot aucune partie essentielle n'aura man-

(1) *Système d'Epicure, chap. X*

(2) *Système d'Epicure, chap. XXXII*

(3) *Système d'Epicure, chap. XIII*

qué. Réciproquement ceux qui auront été privés de quelque partie d'une nécessité absolue, seront morts ».

La Mettrie a certainement entrevu le principe de la *sélection naturelle*, qui sera mis en honneur par Darwin en 1859. La continuité des espèces n'a pas pu se faire sans que beaucoup d'animaux ne périssent. « Mais, que deux sur mille peut-être se soient conservés et aient pu procréer leurs semblables ».

Naturellement il n'y a pas, comme le dit Linné « autant d'espèces diverses qu'il y eut de formes distinctes créées dès le début par l'être infini ». non, les espèces actuelles ne sont que le résultat « d'une infinité de combinaisons par lesquelles la matière a dû passer avant que d'arriver à cela seule, de laquelle pouvait résulter un animal parfait (1) ».

« Par combien d'autres avant que les générations soient parvenues au point de perfection où elles sont aujourd'hui » (1).

Pour La Mettrie, la matière n'est qu'une, sous différentes formes. Il explique cette conception en montrant les analogies du règne animal et du règne végétal, en dévoilant que les fonctions organiques sont les mêmes pour l'homme, les plantes et les animaux.

La nutrition des plantes « se fait par une racine principale et des capillaires » de même chez l'homme « les veines lactées » puisent la nourriture dans l'intestin et la portent dans toute l'étendue du corps.

La respiration chez l'homme se fait, comme chez la plante, aux dépens de l'air ambiant « Les poumons sont nos feuilles » et si les plantes en ont beaucoup, c'est pour que la surface des échanges soit plus grande, et pour qu'elles puissent respirer « plus à l'aise ». C'est pour la même raison que notre appareil respiratoire comporte une très grande quantité de vaisseaux et de vésicules pulmonaires.

(1) *Epicure, chap. XV*

Enfin, les fonctions de *reproduction* de l'homme et de la plante se ressemblent singulièrement. Leurs anatomies comprennent des parties qui ont le même rôle. L'organisme mâle va porter sa semence dans les voies génitales femelles et dans toute la nature les êtres vivants agissent de la même manière.

Les fonctions de l'homme et celles des plantes se ressemblent énormément et cela n'a rien d'étonnant, car l'homme n'est qu'un faible mammifère parmi les autres. D'ailleurs, à part le langage dont il a tort d'être si fier, l'homme est bien semblable aux autres animaux. « L'anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions, c'est partout le même jeu, le même spectacle » (1).

« D'ailleurs, qu'était l'homme avant l'invention des mots, la connaissance des langues ? un animal de son espèce avec beaucoup moins d'instincts naturels que les autres, dont il ne se croyait pas le roi » (2).

La supériorité du langage n'est d'ailleurs qu'illusoire « Les hommes parlent, mais ils doivent songer qu'ils n'ont pas toujours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'école de la nature, des sons inarticulés tels que ceux des animaux, ont été leur premier langage (1).

S'ils sont arrivés à parler, il n'y a pas de quoi tellement s'enorgueillir. La Mettrie pense que les singes, qui sont si près des hommes par leur conformation anatomique, pourraient apprendre à parler « Pourquoi donc l'éducation des singes serait-elle impossible ? Pourquoi ne pourraient-ils enfin, à force de nous imiter, à l'exemple des sourds, trouver les mots nécessaires pour prononcer ? (2).

Mais La Mettrie est-il vraiment un précurseur du

(1) *Les animaux plus que machines*

(2) *L'Homme Machine*

transformisme ? Ceux auxquels d'ordinaire on attribue cet honneur l'ont sans doute moins mérité que lui.

Il y a d'abord Maillet, qui publia en 1748 le *Tellia-med* mais son œuvre est tout ce qu'il y a de plus fantaisiste. Par exemple, il pense que l'abaissement des eaux de la mer aurait laissé sur la terre des poissons qui se seraient adaptés et qui, par de brutales mutations, seraient devenus tous les être actuellement existants. Naturellement, l'homme terrestre serait né d'un homme marin, et Maillet s'efforce de le prouver, par de prétendues pêches de femmes et d'hommes-poissons ! Il n'y a là aucun semblant de vérité, ce sont des rêves, des plaisanteries, que Maillet exprime. Rien de comparable avec les idées de La Mettrie, qui n'a pas exposé des songes, mais les déductions logiques de ses idées scientifiques.

Deux auteurs, auxquels d'habitude on attribue le titre de précurseurs de l'évolutionnisme, sont Buffon et Diderot.

Pour Buffon, sa position n'est pas très définie, car il a eu des attitudes différentes. Flourens le félicitait d'avoir affirmé la fixité des espèces ; aujourd'hui, certains trouvent en lui le précurseur de Darwin. Un grand fait l'incline à croire que l'espèce animale change avec le temps, c'est la différence des « faunes » avec les différents pays. Rien de plus différent que la faune de l'Amérique méridionale et celle de l'ancien continent, et, qui plus est, les animaux d'Amérique sont en général plus petits que ceux qui leur correspondent dans l'ancien continent. Buffon remarque que « les animaux d'un continent ne se trouvent pas dans l'autre, ceux qui s'y trouvent sont altérés, rapetissés, changés, au point d'être méconnaissables ».

En faut-il plus pour être convaincus que l'empreinte de leur forme n'est pas inaltérable, que leur nature peut varier et même changer absolument avec le temps. Mais Buffon n'a pas voulu se mettre totale-

ment en contradiction avec les traditions bibliques. Il n'a pas osé, comme La Mettrie, dégager de ses connaissances l'uniformité de la nature, et, pour lui, l'homme a toujours été très supérieur aux animaux, loin d'être « un faible mammifère parmi les autres ».

Il est évident, dit-il, « que l'homme est d'une nature entièrement différente de celle de l'animal, qu'il ne lui ressemble que par l'extérieur et que le juger par cette ressemblance matérielle, c'est se laisser tromper par l'apparence et fermer volontairement les yeux à la lumière qui doit nous la faire distinguer de la réalité ».

Buffon a certainement entrevu le transformisme, mais, timide, imbu de préjugés religieux, il n'a pas eu, comme La Mettrie, l'audace d'en affirmer les principales lois. Son titre de précurseur de Darwin est donc moins mérité que celui du courageux Malouin. La Mettrie ressemble en cela à beaucoup de ses compatriotes. Il avait leur audace, mais il n'a pas eu leur gloire. Son courage obscur est peut-être encore plus méritoire.

Quant à Diderot, il est certainement celui qui a le mieux exprimé les premiers principes de l'évolutionnisme. Son œuvre la plus expressive à ce sujet est « Le rêve d'Alembert » Dans cet ouvrage, il donne la formule du transformisme « Les organes produisent les besoins et réciproquement, les besoins produisent les organes ». Il a aussi compris la variabilité des espèces. « De même que dans les règnes animal et végétal, un individu commence pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit et passe, n'en serait-il pas de même des espèces entières ? ».

Mais « le rêve d'Alembert » ne fut publié qu'en 1830. A ce moment, le grand maître Lamarck avait déjà écrit sa « Philosophie zoologique (1809).

Diderot n'avait pas voulu faire connaître son ouvrage de son vivant. Comment donc lui faire l'hon-

neur de le prendre pour le précurseur du transformisme, alors que La Mettrie, lui, avait osé publier ses idées dès 1747, une dizaine d'années avant que Diderot ait seulement conçu son « Rêve d'Alembert »

Peu d'auteurs se sont attachés à mettre en valeur les idées de La Mettrie sur ce sujet. Le docteur Boissier, dans son ouvrage « La Mettrie médecin, pamphlétaire et philosophique » a bien montré toute la valeur des conceptions hardies de ce précurseur.

Il convient d'ailleurs de le citer « La Mettrie doit reprendre en biologie la place dont on l'a trop longtemps frustré, la place ingrate du pionnier qui ouvre la sape, par où d'autres, victorieusement et sans danger, passeront. Il nous faut reconnaître en lui l'obscur prédécesseur de Lamarck, le prophète inspiré qui annonça l'ère nouvelle ».

LA METTRIE ET SES CONFRERES

La Mettrie avait publié en 1735 « Le Système de M. H. Boerhave sur les maladies vénériennes » avec des notes, et une dissertation sur l'origine et la cure de ces maladies. Une année plus tard ,le célèbre vénérologue ASTRUC dans son traité « De morbis venereis » critiquait l'œuvre de Boerhave, et partant la traduction qui en avait été faite par La Mettrie, et ses notes personnelles. Mais notre homme était pointilleux, et, aussitôt après son traité du Vertige, en 1737, il publia une réponse à M. Astruc ; ce fut alors l'ouverture des hostilités.

La Mettrie avait la rancune tenace, aussi publia-t-il à quelques années d'intervalle, une série d'ouvrages où il fit une satire en règle de tout le milieu médical parisien, et dans lesquels la place la plus en vue était réservée au malheureux Astruc.

L'œuvre pamphlétaire de La Mettrie est constituée par quatre publications :

- 1) Saint-Cosme Vengé
- 2) L'essai sur l'Esprit et les beaux esprits
- 3) La Politique du médecin de Machiavel, ou le chemin de la Fortune ouvert aux médecins.
- 4) La Faculté vengée
- 5) L'ouvrage de Pénélope.

Dans « Saint Cosme Vengé » ou critique du traité d'Astruc « De Morbis Venereis », La Mettrie exhalait toutes les rancunes qu'il a contre ce savant compilateur. Astruc, si l'on en croit Grimm, n'était d'ailleurs

pas un homme très sympathique. « Il passait pour fripon, fourbe et méchant ; en un mot, pour un très malhonnête homme. Il était violent, emporté, et d'une avarice sordide. Il faisait le dévot et s'était attaché aux Jésuites dans le temps qu'ils avaient tout crédit et toute puissance ».

La Mettrie s'attaque à son érudition prétentieuse et facile : « Cet homme, d'une érudition formidable qui, au lieu d'un in 12 qu'eut donné un cerveau précis, nous accable de deux gros volumes in 4, mérite-t-il de n'être pas rangé parmi les compilateurs... » En effet, Astruc, ayant eu besoin de l'étude, des observations et des expériences de plus de deux siècles, dont chaque année lui a fourni divers matériaux, peut-on donner la qualité d'auteur de premier ordre à un écrivain à qui l'on fait voir que « tous les échafauds ont été bons pour bâtir qui n'a fait que se donner la peine de les rapprocher les uns des autres pour en faire un édifice monstrueux dont le seul aspect fait reculer... »

Dans « L'essai sur l'Esprit et les beaux esprits » La Mettrie élargit le cercle de ses victimes ; pas mal de ses contemporains y sont tournés en ridicule.

Un seul, peut-être, trouve grâce à ses yeux, c'est Voltaire. La Mettrie le compare aux Corneille, aux Racine.

Il attendrit, il remue, il élève l'âme, mais tout de même « son esprit n'a point assez d'étendue pour embrasser toute la sphère des grands objets qu'il traite, il n'en voit ni tout la suite, ni les liens... son esprit ne brille que par des éclairs entrecoupés de ténèbres ».

Puis, tout le monde y passe. L'abbé Duclos, Fontenelle, l'abbé des Fontaines, Rollin, La Chaussée, Des-touches. Marivaux lui-même ne trouve pas grâce : Il connaît bien le cœur humain, mais il prend trop de plaisir à faire de l'esprit au détriment souvent du naturel...» Il faut voir comment La Mettrie arrange son

compatriote l'abbé Trublet. « Il écrit correctement et élégamment, mais il ne donne rien de neuf ; vil fripier des pensées d'autrui, ce n'est qu'un petit friseur de phrases dérobées, dont il arrange mécaniquement tous les mots ».

L'abbé Prévost est un mauvais prêtre corrompu par l'avarice... La dernière victime de La Mettrie est Crébillon, le Fils, qu'il juge, comme prévaricateur, susceptible de corrompre les bonnes mœurs.

Mais La Mettrie ne s'arrêtera pas là. Sa lutte avec Astruc lui a révélé sa vocation de pamphlétaire, et il publie bientôt sa « Politique du Médecin de Machiavel » où il prend à parti presque tous les médecins de son époque.

Frédéric II pense que cette satire fut écrite pour satisfaire l'ambition d'un confrère désireux d'obtenir la place de premier médecin du roi : « Un homme plein d'artifice et dévoré d'ambition aspirait à la place vacante de premier médecin du roi de France. Il crut, pour y parvenir, qu'il suffisait d'accabler de ridicule ceux de ses confrères qui pouvaient prétendre à cette charge. Il fit un libelle contre eux, et abusa de la facile amitié de M. de La Mettrie, il le séduisit de lui prêter la volubilité de sa plume et la fécondité de son imagination » (1).

Dans son ouvrage si documenté sur La Mettrie, le docteur Boissier est du même avis. Il pense que le malouin incité par un médecin ambitieux, Senac, a écrit cette critique de ses confrères. Et cet homme malicieux, briguant la place de premier médecin du roi, aurait fourni à La Mettrie tous les documents nécessaires à son œuvre satirique. En effet, La Mettrie, qui a très peu vécu dans le monde parisien, n'avait cer-

(1) *Eloge de La Mettrie, par Frédéric II*

tainement pu connaître tous les médecins les plus en renom, dont il n'épargne aucun.

C'est d'abord Bouillac, à qui La Mettrie décoche ses flèches. En quelques mots, il réussit à camper une silhouette très comique : « Bacouille a le corps fait en Z, il ressemble à ce vilain empereur romain qui, selon Suétone « *referabat faciem cacantis* ». Il est tout barbouillé de morue, de pituite, de tabac ».

Puis La Bettrie explique le succès de Bouillac par sa passion pour le jeu ; ses partenaires deviennent ses clients, et, s'il perd au tripot, il se rattrappe sur les honoraires.

La Mettrie ne ménage pas non plus Helvetius. Voici de quelle amusante façon il rapporte une consultation donnée par celui qu'il appelle Erosiâtre : « Appelé avec son gros cousin Decem, il lui fit appliquer postérieurement la main sur l'omoplate d'une jeune dame qui était sujette à d'énormes palpitations de cœur. De son côté, qu'il avait habilement choisi, il prenait le téton gauche qu'il pressait avec force en recommandant à l'épais cousin d'appuyer en même temps : — Poussez, cousin, dit-il, y êtes-vous ? J'y suis, je pousse, répond le cousin — Eh bien, fait gravement Erosiâtre, que dites-vous ? Que sentez-vous ? — Dico, répartit le sot cousin, dico, que je ne sens rien ».

Il faut avouer qu'il y a des gens bien simples et des médecins qui sont de grands originaux.

Ensuite, c'est le tour de Falconnet, que La Mettrie appelle De la Rose.

Mais celui qu'il a certainement le plus de plaisir à railler, c'est Astruc, sous le pseudonyme de Chrysologue. Il lui reproche son érudition, sa compilation « Ses écrits sont en effet si diffus et si méthodiquement ennuyeux qu'on ne peut les lire qu'à cent reprises et qu'à force de courage ».

Il raille ses idées sur le cerveau : « Le cerveau est composé de cellules ; au milieu de chaque cellule s'é-

lève une colonne (comme celle qui est dans le réfectoire de St-Martin des Champs et qui lui en aura peut-être fourni l'idée) ».

Après cela, la Faculté n'avait qu'à l'écouter « gueule béante » oreilles dressées dans l'admiration, et elle ne put s'empêcher de s'écrier : « dignus tandem, dignus es instrare in nostro docto corpore » (1).

Puis La Mettrie s'en prend à De Boice (De Lignum) à Procope (Esope). A ce dernier, il reproche d'être franc-maçon et de gagner ainsi sa clientèle : « Il n'a jamais étudié ni sérieusement exercé la médecine... il pratique dans les coulisses et dans les Loges, tant des actrices que des francs-maçons, il donne ce conseil pour réussir : — Si vous êtes mauvais médecin, mon fils, faites-vous franc-maçon, un jour *chef de loge comme le vénérable frère Esope*, vous sentirez tout l'appui que donnent les cordons bleus de l'ordre »

Ensuite les victimes continuent. C'est André qui est appelé Verminosus pour son eau vermifuge, Vernage : Barnaba, Thuillier : De Baptême.

Tout le milieu médical parisien est passé en revue avec toutes ses petites histoires, ses combinaisons peut honnêtes, et surtout ses ridicules.

Winslow, ce grand anatomiste, est malmené par La Mettrie, qui n'épargne personne, et son portrait est d'un comique très réel. « Monsieur Anodin est une petite machine dévote qu'un rien scandalise, à qui une mouche fait peur et qui s'enflamme de la moindre bluette. Il n'a jamais prononcé, par scrupule, ni écrit ces mots : matrice, verge, grandes lèvres, pucelage ; sa modestie leur substitue les noms d'utérus, de pénis, d'hymen, de grandes aîles, comme si la vulve était un moulin ! »

Après, c'est le tour de Dumoulin, Ferrein, Sidobre

(1) *Machiavel en médecine*, chap. VI

qu'il appelle « Philanthrope » « Du Singe de la Forêt » « De Rufus ».

Enfin, le dernier cité dans la « Politique du Médecin » est Silva, que La Mettrie surnomme « de la Forest » et qu'il dépeint ainsi : « La Forest savait l'art de peindre les sourcils, les cils, de changer la couleur des cheveux, enfin, ce qui est le plus grand objet de la galanterie, d'anguster le diamètre de ces parties qui effarouchent les petits amours... Le moyen de n'être pas le médecin de l'amant et de la maîtresse, quand on cherche aussi efficacement à augmenter leurs plaisirs... Vous devinez le résultat de toutes ces consultations. Toute femme qui accusait ses petits secrets de nature, était sur le champ exposée aux regards avides du docteur impur et lascif. Discours pleins de mollesse et de volupté, examen curieux, tact libertin, chatouillements impudiques ».

Et pourtant Silva, paraît-il, ne méritait pas du tout cette réputation. On comprend les fureurs que toutes ces accusations, tantôt méritées, tantôt notoirement fausses, durent déchaîner contre le trop audacieux malouin.

Mais « Le Médecin de Machiavel », malgré ses exagérations et ses injustices, est d'un intérêt puissant, car il est un tableau extraordinairement vivant du milieu médical parisien à son époque.

« La Politique du Médecin » sur requête de la Faculté, avait été livrée au feu. La Mettrie n'entend certes pas demeurer sur cette offense, et, maintenant qu'il est à l'abri de ses ennemis de Paris, il publie le plus vite possible une nouvelle satire, sa « Faculté vengée ».

Il ne s'est pas adouci, bien au contraire. Il imagine une réunion de toutes les célébrités de l'époque, groupées pour faire condamner l'auteur de « La Politique du Médecin »

La Mettrie y figure sous le nom de Chat-huant,

et, naturellement, se donne le beau rôle. Il est la victime que Pluton doit condamner, et Savantasse (As-truc), est l'accusateur public. Mais La Mettrie se défend en termes énergiques, il se moque des charlatans : « Et quel bon citoyen ne s'armerait pas une fois en sa vie contre les désordres qu'on tolère tous les jours chez les médecins. Guy Patin a traité plusieurs de ses confrères de vrais fripons. M. Haquet n'a-t-il pas osé afficher à tous les coins de rue, et aux portes mêmes de la faculté, le brigandage de ses propres confrères ».

Il ridiculise les membres de la faculté, qui se disputent à qui mieux mieux. Quoi de plus vivant, de plus amusant que la querelle de Savantasse et de Boudineau, à la fin de la scène VI du deuxième acte :

BOUDINEAU. — Vous n'êtes qu'un savantasse, qu'un pédant, qu'un cheval de charge.

SAVANTASSE. — Vous n'êtes qu'un petit chimiste, encore, par héritage.

BOUDINEAU. — Je suis de l'Académie.

SAVANTASSE. — Et moi, j'en suis une.

BOUDINEAU. — Vous n'avez pas l'esprit juste.

SAVANTASSE. — Vous n'êtes qu'un cerveau brûlé.

BOUDINEAU. — La Chimie n'a pas brûlé le vôtre.

SAVANTASSE. — Vous êtes un insolent, et désormais, souvenez-vous-en, je ne serai jamais de votre avis en consultation.

BOUDINEAU. — Ni moi du vôtre.

SAVANTASSE. — Je démontrerai votre ignorance dans un in-folio.

BOUDINEAU. — Et moi je laisserai sur votre dos les marques de mon estime.

SAVANTASSE. — Tiens, voilà la mienne (Il lui donne un soufflet, ils se prennent aux crins et se séparent enfin pour s'aller battre à coups de canne) »

Les confrères des médecins cités par La Mettrie ont dû bien s'amuser en lisant « La Faculté vengée ». Les victimes devaient être furieuses

Heureusement pour lui, l'auteur était loin. Cependant, cette œuvre satirique a des qualités indéniables de vie et d'entrain. La Mettrie est plein de verve, et son récit coloré est toujours agréable à lire.

« L'ouvrage de Pénélope ou « Le Machiavel en Médecine » que l'abbé Manet dépeint comme « un ouvrage singulier, enfanté dans l'ivresse et plein des saillies qu'elle inspire », est une des œuvres les plus intéressantes de notre philosophe. Il y élargit considérablement le champ de sa satire. La Mettrie reprend, sous le titre de « Tableau de la Médecine » le défilé des personnages qu'il avait flétris dans sa « politique du Médecin ».

En passant, il décoche quelques flèches aux médecins militaires. Il montre que, pour des questions d'administration on soigne mal les hommes : « Les hôpitaux sont composés d'un commissaire auquel il faut faire la cour, d'un directeur dont il faut ménager les portions, des chirurgiens jaloux qui détestent les médecins, d'apothicaires qui vous prient d'ordonner le moins de remèdes qu'il est possible, et des remèdes qui ne soient pas chers, c'est-à-dire qu'il faut avoir plus de soin de la bourse de ces messieurs que de la santé du soldat ».

Puis La Mettrie s'attaque directement à l'enseignement de la faculté. Sous couleur de les défendre, il s'efforce de démontrer l'inutilité de certaines sciences accessoires. Ainsi, il soutient l'étude de la littérature, de la musique, de l'ichthyologie, de l'amphybrologie, alors qu'il feint de ne considérer que comme des futilités la connaissances de l'anatomie, de la botanique, de la chimie, de la physiologie.

Or La Mettrie a bien raison, car la plupart des médecins du XVIII^e siècle se refusent à l'étude de l'anatomie. C'est une science dégoûtante, inutile, qui certainement éloignerait d'eux la clientèle féminine. Pour

eux aussi la Botanique est tout à fait inutile, de même que la chimie dont l'écriture est tout à fait illisible. Pour la physique, et la chirurgie, c'est la même chose. Cette dernière est d'ailleurs un art indigne des médecins.

La Mettrie, qui aime et vénère la médecine, a honte de ces confrères qui ne font que la deshonorer. Dans la dernière partie de « L'ouvrage de Pénélope » : L'Antimachiavelisme, il montre ce qu'il voudrait que soient les connaissances des médecins :

D'abord de très solides humanités, une philosophie bien comprise, puis des études très sérieuses d'anatomie « non dans les livres, mais dans le cadavre et les animaux vivants » Il veut que le futur praticien possède une documentation considérable, qu'il connaisse la botanique, la physique et la chimie, et surtout qu'il suive dans les hôpitaux, et pendant très longtemps, les cours des meilleurs cliniciens.

C'est là un très joli programme. Hélas, La Mettrie ne l'a pas mis en application pour lui-même. Mais c'est tout de même un très grand mérite que d'avoir conçu cette coordination des études, cette association nécessaire de la théorie et de la clinique, et cela n'aura été compris que beaucoup plus tard.

LA METTRIE PHILOSOPHE

Dans son « *Traité de l'âme* » La Mettrie commence par soulever un problème de métaphysique ; la nature de l'âme. Dès le début, reprenant presque les termes d'A. Comte parlant de « l'inconnaissable », il nous dit : « En vain vous vous tourmentez pour connaître la nature de l'âme. N'en déplaie à votre vanité et à votre indocilité, il faut que vous vous soumettiez à l'ignorance et à la foi. L'essence de l'âme de l'homme et des animaux est et sera toujours aussi inconnue que l'essence de la matière et des corps ».

Devant l'impossibilité de connaître la nature de l'âme La Mettrie ne cherchera plus à donner de réponse à ce problème, qu'il estime indifférent. Mais il prend soin de noter tout de suite la solidarité de l'âme et du corps, et, s'appuyant sur cette union, il trouve une base à sa philosophie. « Celui qui voudra connaître les propriétés de l'âme doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent dans les corps, dont l'âme est le principe actif ».

« Cette réflexion conduit à penser qu'il n'est point de plus sûr guide que les sens. Voilà mes philosophes ».

Avec ces principes pour base, La Mettrie se met au travail. Il étudie d'abord la matière. Il pense que ce « principe substantiel des corps a existé et existera toujours » que les éléments de la matière ont une solidité indestructible. Il croit que la matière existe nécessairement par elle-même et qu'il n'est point de sa nature d'avoir pu commencer et de pouvoir finir. Ensuite

à l'aide de ses sens, il étudie les propriétés de la matière. Il lui trouve deux principes, l'étendue et la force motrice.

La Mettrie démontre que la force motrice est un attribut de la matière, car tout mouvement vient d'un corps quelconque. En effet, si l'on jette les yeux sur les phénomènes de la nature, on s'aperçoit que « la substance se meut elle-même ou que, lorsqu'elle est en mouvement, c'est une autre substance qui le lui communique ».

Puis, La Mettrie trouve un troisième attribut à la matière : « la faculté de sentir ». Les hommes qui sont « Matière » ont des sensations. Pour en être sûr, il n'y a qu'à s'interroger soi-même ou examiner les autres hommes qui réagissent aux différentes sensations en parlant, criant, riant, etc.

Mais, la matière ainsi considérée est une abstraction, en dehors de certaines formes substantielles, c'est un être incomplet. Ce sont donc véritablement les formes qui rendent sensible la matière et qui pour ainsi dire la réalisent.

Dans les corps vivants, il y a deux sortes de formes substantielles : celles qui constituent les parties organiques des corps, et celles qui sont regardées comme étant le principe de leur vie. C'est à ces dernières qu'on a donné le nom d'âme. On devine la conclusion qui n'est par formulée, mais qui est suffisamment claire. L'âme n'est donc qu'une forme substantielle de la matière, l'âme est matière et son essence est donc inconnue, comme l'est celle de tous les corps.

La Mettrie distingue l'âme végétative et l'âme sensitive.

L'âme végétative est la cause qui dirige toutes les opérations de la vie des corps vivants. C'est elle qui conduit toutes les opérations de la génération, de la nutrition et de l'accroissement des êtres vivants.

L'âme sensitive est le principe matériel ou la for-

me substantielle qui, dans les animaux, sent, discerne et connaît.

Cette âme doit toutes ses sensations, toutes ses connaissances, à certains moyens qui sont les sens. Les sens agissent par l'entremise des nerfs.

L'âme est affectée des sensations dans le cerveau. De nombreuses expériences le prouvent, mais son siège exact est indéterminé.

Plus loin, la Mettrie étudie les sensations, leurs conditions de production, leurs lois, la raison de leurs diversités. Les sensations étant transmises par les nerfs, l'âme doit donc se trouver au point d'arrivée des nerfs sensitifs dans l'écorce cérébrale. Cela implique pour l'âme une certaine étendue pour correspondre aux différents points d'arrivée des différents nerfs.

Ici se trouve résolu le problème qui embarrassait tellement Descartes : expliquer l'interaction de deux substances différentes, l'âme et le corps. La difficulté n'existe pas pour La Mettrie. Il ne s'agit plus de savoir en effet comment la pensée active peut agir sur la matière inerte puisqu'il n'y a plus de pensée active en tant que réalité, indépendante du corps, et qu'elle n'est plus qu'un aspect de celui-ci.

Après les sensations, La Mettrie étudie la Mémoire, qu'il s'efforce d'expliquer par des causes toutes mécaniques. « C'est une faculté de l'âme qui consiste dans les modifications permanentes du mouvement des esprits animaux ».

Ensuite La Mettrie passe à l'étude de l'imagination. C'est « la perception d'une idée produite par des causes internes et semblables à quelques-unes des idées que les causes externes avaient coutume de faire naître ». L'imagination est donc encore sous la dépendance des sens. « Les sens internes occasionnent donc comme les externes des changements de pensée ».

Aussitôt après la mémoire, La Mettrie étudie les passions et il conclut que ces trois facultés : mémoire,

re, imagination, passions, dérivent en somme de simples modifications du « sensorium », c'est-à-dire de simples arrangements mécaniques de la partie sensitive du cerveau et de la moëlle.

La Mettrie va maintenant passer en revue les facultés qui découlent de l'habitude des organes sensitifs. C'est-à-dire les inclinations, les appétits, l'instinct, la pénétration et la conception.

Les inclinations dépendent de la structure particulière des sens, de la qualité des nerfs et de l'influx nerveux.

L'instinct consiste en des dispositions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux sans nulle délibération, et, ce qui est admirable, dans un sens propice à la conservation de leur être.

La pénétration et la compréhension naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

Ensuite, il étudie les affections de l'âme sensitive. Les sensations, le discernement et les connaissances, la volonté, le goût, le génie, le sommeil et les rêves. Il s'efforce de tout expliquer par la sensation. La volonté, par exemple, n'est que le résultat de l'influence des sensations sur l'âme, qu'elles décident à vouloir ou à ne pas vouloir, à aimer ou à haïr.

Les explications qu'il donne dans ce chapitre sont assez pénibles, de même que celles par lesquelles il veut nous faire comprendre les facultés intellectuelles. La Mettrie cesse d'être clair quand il parle des perceptions de la liberté, de l'attention, de la réflexion, du jugement. Il n'est pas fait pour ces idées abstraites, son véritable domaine est celui de l'expérience et de l'observation.

Enfin, il termine son ouvrage en parlant de ces deux âmes qu'il a distinguées, l'âme sensitive et l'âme raisonnable. Ce ne sont pas deux âmes distinctes comme certains philosophes l'ont soutenu,

il y a une contradiction encore manifeste puisque toutes nos connaissances, nos fonctions intellectuelles viennent des sensations.

Quant à la nature de l'âme, reprenant une idée qu'il a déjà formulée au début, La Mettrie affirme qu'elle est inconnaissable. C'est un problème qui dépasse un pauvre philosophe, qui n'a pour lui que son bon sens. Il faut le laisser aux théologiens qui ont « une âme si supérieure ».

Puis, une conclusion de dix lignes, ou, dans une forme très simple, très concise, le philosophe résume sa méthode !

« Point de sens, point d'idées ».

Moins en a des sens, moins on a d'idées

Peu d'éducation, peu d'idées.

Peu de sensations, peu d'idées ».

Ces principes sont les conséquences nécessaires de toutes les observations et expériences qui sont la base inébranlable de cet ouvrage. Donc, l'âme dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, croît et décroît ».

Telles sont les idées que La Mettrie publiait en 1745 « Il écrivit en physicien sur ce qui n'est nullement du ressort de la physique » (1) et c'est justement ce dont aujourd'hui on peut le féliciter : d'avoir étudié les relations du psychique et du physique, en somme d'avoir donné les principes de la psycho physiologie.

Deux années plus tard, dans « L'homme machine » La Mettrie revient sur les idées qu'il a déjà exposées dans « L'Histoire naturelle de l'âme ».

Il insiste sur les rapports du physique et du moral. Il entend faire de la philosophie, mais à l'aide de l'expérience et de l'observation. Il rapporte l'influence des agents externes sur la pensée, en parti-

(1) Abbé Manet — *Biographie des Malouins célèbres*.

culier l'effet de la maladie. « Dans les maladies, tantôt l'âme s'éclipse et ne montre aucun signe d'elle-même, tantôt, on dirait qu'elle est double, tant la fureur la transporte ; tantôt l'imbécilité se dissipe et la convalescence, d'un sot, fait un homme d'esprit. Que fallait-il à Canus Julius, à Sénèque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité en pusillanimité, ou en poltronnerie. Une obstruction dans la rate, le foie, un embarras dans la veine porte. Pourquoi ? Parce que l'imagination se bouche avec les viscères ».

Il montre sans cesse les rapports de l'âme et du corps.

L'âme et le corps s'endorment ensemble. L'opium calme les douleurs aussi bien physiques que morales, annihile la volonté. Les bons repas, le café, le vin, donnent la joie et l'esprit. La faim, la grossesse, la continence peuvent transformer les individus, rendre les sages criminels.

L'homme n'aurait donc aucune supériorité sur les animaux. Non, il est une machine comme eux.

D'ailleurs, si l'homme a plus d'imagination que les animaux, il a bien moins d'instincts. Un seul exemple parmi tous ceux que donne La Mettrie. « Prenons un chien et un enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin. L'enfant pleure, il ne sait à quel saint se vouer, le chien, mieux servi par son odorat que l'autre par sa raison l'aura bientôt trouvé »

Les êtres vivants ont une certaine hiérarchie. Plus leur système nerveux est développé en volume ou en finesse, plus ils sont élevés dans le règne animal, plus ils sont intelligents.

Toutes ces théories, La Mettrie les avait déjà élaborées dans son « Histoire de l'âme » mais il y a dans l'« Homme Machine » des idées nouvelles, que nous avons déjà étudiées dans notre chapitre La Mettrie bilogiste, l'uniformité de la nature, les premières idées de l'évolution. On y trouve aussi des concep-

tions très spéciales sur le criminel, sur le remord, que nous retrouveront plus loin en étudiant La Mettrie moraliste. Il y a des vues nouvelles sur le monde, sur Dieu, sur la finalité que nous verrons plus en détail en étudiant La Mettrie et l'athéisme.

En résumé, d'après cet ouvrage, l'âme n'est que matière, l'influence du physique sur le moral le prouve ; les êtres vivants, hommes, animaux, plantes, sont tous des machines. La finalité, la responsabilité ne sont que des mots. L'univers n'est qu'une grande machine qui ne suppose nullement un dieu..

Dans « L'homme plante » que La Mettrie publie en 1748, il reprend sa théorie de l'uniformité de la nature, que nous avons précédemment étudiée.

Dans un nouvel ouvrage « Les animaux plus que machines » La Mettrie reprend toutes les théories qu'il avait déjà soutenues dans l'Histoire naturelle de l'âme et dans l'homme machine. Il le fait sous la forme d'une auto-critique.

La Mettrie affectionne particulièrement ce genre. Il se sert le plus possible de ses connaissances médicales, et il appuie ses thèses de philosophie avec des arguments décisifs.

Feignant de vouloir démontrer que c'est l'âme qui sent et non pas le corps, il se demande pourquoi nous avons deux yeux, deux oreilles, pourquoi le nerf optique, le nerf olfactif pénètrent à l'intérieur de la masse cérébrale. Le spiritualiste n'y comprend rien, puisqu'il pense que l'âme n'est pas localisée dans le cerveau.

Ensuite, le prétendu ennemi du matérialisme démontre l'union parfaite de l'âme et du cerveau, il la démontre toujours par les mêmes arguments « Pourquoi l'irritation de la paire vague et du nerf intestestinal, communs aux intestins et au cœur, allumant la fièvre, met-elle en si grand désordre le corps et l'âme ?

Quel est l'empire des vésicules séminales trop pleines. Un coup violent sur la tête jette l'âme la plus ferme en apoplexie... etc... » et le fameux spiritualiste répond : « Que voulez-vous que je vous dise. Nous sommes ainsi faits. Vous savez tout le mystère ».

La Mettrie, ensuite, prétend démontrer que l'âme des hommes est différente de celle des animaux, et il donne des arguments qui prouvent tout le contraire. Progressivement, il amène l'adversaire des théories matérialistes à constater la présence d'une âme dans les végétaux, dans les êtres les plus infimes, dans tout ce qui vit. La Mettrie pense que tout le monde comprendra, que, puisque les être, mêmes les moins évolués, les plus près de la matière, ont une sensibilité, ils sont en cela semblable aux hommes, c'est que l'âme est une partie de la matière et il fait ironiquement le triste spiritualiste conclure.

« Tout est donc plein d'âmes dans l'univers. Les hommes, les animaux ont une âme, les pierres, les rochers, les métaux ne sentent point, dit-on, mais le cerveau sent-il dans l'apoplexie parfaite ? et pourtant l'âme est là, puisqu'elle ne s'envole qu'après la mort... Je n'ai rien négligé, me semblent-t-il, pour prouver ma thèse. Mon but n'était-il pas de faire voir que les animaux avaient une âme et une âme matérielle ».

LA MORALE DE LA METTRIE

La Mettrie admet d'abord l'« existence d'une conscience morale » :

Dans « L'Homme Machine », en 1751, il reconnaît *l'existence d'une loi naturelle*, commune, pour lui, aux hommes et aux animaux : « L'homme ne peut se dispenser de convenir qu'il distingue toujours, lorsque la santé le laisse jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu... il s'en suit que les animaux, formés de la même matière à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un degré de fermentation pour égaler les hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, et qu'ainsi il n'est point d'âme ou de substance sensitive sans remords ».

Mais, quand il publie « Le discours sur le Bonheur, son avis a changé ; la loi naturelle n'existe plus et tout le mérite de la morale revient à l'éducation. La vertu ne se trouve pas en suivant « je ne sais quelle loi naturelle que la nature méconnaît... l'éducation, seule, peut améliorer, c'est elle qui a tourné les hommes au profit et à l'avantage des hommes elle les a montés comme une horloge » (1).

N'admettant plus la conscience morale, que pense La Mettrie des grandes idées morales ? le Bien et le Mal, le Devoir, la Responsabilité, la Sanction ?

Il est facile de prévoir que, pour lui, le Bien et le Mal sont des idées qui n'existent pas en soi. La vertu et le vice ont été inventés par la Société pour sa sta-

(1) *Discours sur le Bonheur.*

bilité : « La nécessité des liaisons de la vie a donc été celle de l'établissement des vertus et des vices, dont l'origine est par conséquent d'intuition politique : car, sans eux, sans ce fondement solide, l'édifice ne pouvait se soutenir et tombait en ruine » (1).

La notion de responsabilité lui est aussi tout à fait étrangère, car, pour lui, l'état organique détermine l'état moral : « Le philosophe est trop éclairé pour se trouver coupable de pensées et d'actions qui naissent et se font malgré lui » (2).

Une détermination absolument nécessaire nous entraîne, nous sommes esclaves de nos organes. N'étant pas libres, nous ne pouvons être responsables : « Lorsque je fais le bien ou le mal, que, vertueux le matin, je suis vicieux le soir, c'est mon sang qui en est cause, c'est ce qui l'épaissit, l'arrête, le dissout ou le précipite... Nous sommes dans les mains de la Nature comme une pendule dans celles d'un horloger. Elle nous a pétris comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu ; enfin, nous ne sommes pas plus criminels en suivant l'impression des mouvements primitifs qui nous gouvernent que le Nil ne l'est de ses inondations et la mer de ses ravages » (2).

Niant la responsabilité, La Mettrie rejette les idées morales qui en sont la conséquence : le devoir, le mérite, la sanction.

La première sanction qui frappe le coupable, c'est le remords. Mais à quoi correspond-il ? A rien du tout, c'est un sentiment nuisible. Il naît dans l'enfance, à une époque où on l'accepte sans examen. Il s'imprime alors fortement dans la cire molle de notre cerveau. C'est le plus cruel ennemi de l'homme : « Il est nuisible aux bons et à la vertu dont il corrompt les fruits,

(1) *Discours sur le Bonheur.*

(2) *Système d'Epicure.*

et il ne peut servir de frein à la méchanceté. Il est donc au moins inutile au genre humain » (1)

C'est d'ailleurs un sentiment sans valeur, mobile, variable, qui se modifie avec les différentes peuplades et avec les époques. Ce qui est remords pour l'Européen peut devenir mérite pour certaines tribus africaines...

Le prétendu coupable peut évidemment être puni par la Société, mais, à ce sujet, La Mettrie professe des idées tout à fait neuves pour son époque : les criminels sont des malheureux irresponsables, il ne faut donc pas les punir. La grosseesse porte des femmes à voler, à tuer. La boulimie est une faim insurmontable qu'il faut satisfaire, parfois même au prix d'un crime. La Mettrie estime que ces malheureux ne conçoivent pas « pour la plupart l'énormité de leur action » qu'ils ne sont pas des individus normaux dans l'accomplissement de leur forfait, et que, revenus à eux-mêmes, ils deviennent plus tard des « désenivrés » se rendant compte de leurs méfaits ; leur conscience se remplit de remords.

La Mettrie se montre le digne précurseur des criminologistes modernes quand il dit : « Je sens tout ce que demande l'intérêt de la société, mais ce serait sans doute à souhaiter qu'il n'y eût pour juges que d'excellents médecins. Eux seuls pourraient distinguer le criminel innocent du coupable » (2).

C'est sans doute ce qu'il y a de plus juste dans la partie morale de l'œuvre philosophique de La Mettrie. Il juge les autres hommes en médecin, il s'appitoie sur les criminels qui au fond, ne sont souvent que des malades. Il est loin d'être le « monstre d'égoïsme » qu'on a voulu faire de lui.

(1) *Discours sur le bonheur*

(2) *L'homme Machine*

Nous venons d'esquisser les idées générales de La Mettrie en matière de morale. Il nous reste à examiner quelques points particuliers : Notre premier devoir est de conserver la vie physique et de ne pas la détruire. La Mettrie examine la question du suicide.

On est tout surpris de voir La Mettrie entrer en contradiction avec lui-même et les Epicuriens en blâmant le suicide, car, s'il n'y a que du plaisir à demander à la vie, n'est-il pas permis et même recommandable de sortir volontairement de la vie lorsqu'elle se montre incapable de vous procurer des jouissances ? Non, répond La Mettrie, qui considère le suicide comme une véritable lâcheté : « Il est beau de s'élever au dessus de la mort par la grandeur du mépris. Il n'y a qu'une action que je trouve encore plus belle, c'est d'avoir le courage de supporter le fardeau de la vie et des revers, quand ce n'est pas pour soi seul qu'on vit » (1).

Pourquoi ce courage, puisqu'il est sans mérite ? Que peut lui importer d'être utile ou inutile à cette société dont il n'a cure ? Si La Mettrie a des scrupules, c'est par bonté, c'est par pitié de ceux qu'une mort pourrait affecter, d'une épouse éplorée, d'un enfant dans les sanglots...

La morale individuelle doit encore guider l'homme sur le chemin des plaisirs. A ce point de vue, La Mettrie se dresse contre le stoïcisme. Il ne cherche pas le bonheur dans la pratique de la vertu ni dans la volonté d'accomplir le devoir, pas plus que dans la culture des lettres, ou dans la gloire, ou dans la réputation, mais et surtout dans la satisfaction des sens. « De toutes les espèces de bonheur, je préfère celle qui se développe avec nos organes ». Le bonheur qu'il nous propose est accessible à tous, aux savants, aux igno-

(1) *Discours sur le Bonheur*

rants, aux riches, aux pauvres, aux bons, aux méchants : « Nos organes sont susceptibles d'un sentiment ou d'une modification qui nous plaît, et nous fait aimer la vie. Si l'impression de ce sentiment est courte, c'est le plaisir ; plus longue, c'est la volupté ; permanente, c'est le bonheur. C'est toujours la même sensation » (1).

Aux stoïciens sévères, tristes et durs, il oppose les matérialistes doux, gais, confiants. Si les premiers sont inaccessibles au plaisir et à la douleur, les seconds se font gloire de sentir l'un et l'autre.

Pour être heureux, il faut donc rechercher la volupté par tous les moyens possibles, et cela en prenant soin de nous conformer à nos besoins pour ne pas nuire à notre santé. Il faut éviter de se perdre dans d'infâmes voluptés ou d'indignes débauches. Il convient d'éviter la maladie, car la perte du plaisir s'en suivrait : « Disparaissez, courtisanes impudiques, il sortit moins de maux de la Boîte à Pandore que du sein de vos plaisirs ».

Mais rien n'est plus agréable que les plaisirs de l'amour « Peut-on appeler plaisir tout ce qui n'est pas l'amour... Pour les amants, tous les jours se lèvent se-reins et voluptueux » (2).

Les plaisirs de la table sont aussi de ceux que nous propose La Mettrie, mais là encore il prêche la modération « Le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier service, semblable au cygne de La Fontaine, est bientôt sans désirs. Le voluptueux goûte de tous les mets, mais il en prend peu, il se ménage, il veut profiter de tout » (1).

Tout ce qui charme la vue, l'ouïe, concourt au bonheur de l'épicurien « qui aime la vie parce qu'il a le corps sain, l'esprit libre et sans préjugés »... « Tout

(1) *Discours sur le Bonheur*

(1-2) *L'Art de Jouir*,

est plaisir pour un cœur voluptueux, tout est roses, œillets, violettes dans le champ de la Nature. Sensible à tout, chaque beauté l'extasie, chaque être inanimé lui parle, le réveille, chaque être animé le remue, chaque partie de la création le remplit de volupté ».

Avec La Mettrie, passons de l'individu à la Société. Etudions comment il en conçoit les rapports.

Que valent pour lui les lois, la religion ? L'individu doit-il se rendre utile à ses semblables ?

Les lois qui obligent l'individu envers la société n'ont aucune valeur, elle sont faites au profit d'un petit nombre. Le législateur ne s'occupe que du juste et de l'injuste, notions auxquelles La Mettrie ne reconnaît aucun sens « D'un côté, tout ce qui favorise la société est décoré du nom de juste, et tout ce qui blesse ses intérêts est flétri du nom d'injuste ».

On ne respecte les lois que parce qu'elles ont la force pour elles : « Les lois, la vérité et la justice paraissent mériter la même considération ; les unes comme émanées des mains de la politique, les autres comme filles du sentiment. Mais, puisqu'il y a eu dans tous les temps, qu'il y a aujourd'hui et qu'il y aura toujours des lois contraires à ce qu'on appelle vérité ou à ce qui paraît justice, comment concilier ensemble des intérêts si opposés ? A qui donner la préférence ? La vérité, comme tout bon parti, doit se soutenir jusqu'au feu, mais exclusivement. Les lois les plus injustes ont la force en main, il n'y a qu'un fou qui ose les braver ».

Si l'on doit obéir aux législateurs, ce n'est donc pas par raison, mais par crainte « La justice est fille de la politique, les bourreaux et les gibets sont à ses ordres : crains les plus que ta conscience et que les dieux ».

La religion, elle non plus, ne peut pas être le fon-

dement de la morale. Depuis qu'elle existe, elle n'a pas rendu les hommes meilleurs, elle est incapable d'arrêter le bandit sur la voie du crime : « Depuis que le polythéisme est aboli par les lois, en sommes-nous plus honnêtes gens ? Julien, apostat, valait-il moins que chrétien ? En était-il moins un grand homme et le meilleur des princes ? Le christianisme eut-il rendu Caton le Censeur moins dur et moins féroce ? Caton d'Utique moins vertueux. Cicéron moins excellent citoyen ? Avons-nous, en un mot, plus de vertu que les païens ? Non, ils n'avaient pas moins de religion que nous, ils suivaient la leur comme nous suivons la nôtre, c'est-à-dire fort mal, ou point du tout. La superstition était abandonnée au peuple et aux prêtres croyants et mercenaires, tandis que les honnêtes gens, sentant bien que, pour l'être, la religion leur était inutile, s'en moquaient ».

Les lois, la religion, ne valent pas la peine d'être prises en considération ; l'individu doit trouver son bonheur en lui-même. Il ne sert à rien de travailler pour la société pour le bien d'autrui, car on peut trouver son bonheur autrement : « Les bons peuvent être malheureux, tandis que les mauvais sujets qui sont à eux-mêmes, leur patrie, leurs amis, leur maîtresse et leur femme et leurs enfants, éternels contempteurs de la vertu et des vrais biens ainsi nommés, vivent contents, seuls et inutiles au monde » *pundus inutile terrae* » dans la jouissance des faux biens qui ne sont apparemment si faux que de nom ».

Sans aucune obligation envers lui-même, envers autrui, et envers la société, l'homme peut se permettre la débauche, si c'est là son plaisir « Enfin, puisque tu n'as pas d'autres ressources, tires-en parti. Bois, mange, dors, ronfle, rêve, et si tu penses quelquefois, que ce soit entre deux vins et toujours ou au plaisir du moment présent, ou au désir ménagé pour l'heure sui-

vante, ou, sinon content d'exceller dans le grand art des voluptés, la crapule et la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure et l'infamie sont ton partage, vautre-toi comme font les pores, et tu seras heureux à leur manière ».

Gardons-nous bien cependant de croire que les idées personnelles de La Mettrie fussent aussi révolutionnaires que celles qu'il expose. Son aveu de considérer ses propres idées comme purement philosophiques et inapplicables à la pratique en est la meilleure preuve : « Chez moi, j'écris ce qui me paraît vrai, chez les autres je dis ce qui me paraît bon, salutaire, utile, avantageux. Ici, je préfère la vérité comme philosophe, là, l'erreur, comme citoyen » (1).

La bonté de La Mettrie s'intéressant aux méchants aux malheureux, n'a pas la naïveté de celle des anarchistes, parmi lesquels on a si souvent voulu le ranger. Il affirme bien des fois la nécessité de l'ordre, il voit dans ses idées un trouble possible pour la société. Il se refuse à vulgariser des opinions dangereuses pour les foules, car moins naïfs que Rousseau, il n'ignore pas la méchanceté des hommes : « En général, les hommes sont nés méchants » Il sait que la société ne peut se défendre sans la peur du gendarme, et il l'admet. C'est pourquoi il insiste sans cesse pour cacher les réflexions philosophiques au « vil troupeau des imbéciles mortels » (1).

C'est une erreur d'avoir formulé ces dangereuses idées, même dans un petit cercle, susceptibles d'être diffusées et mal interprétées ; appliquées à la réalité, alors qu'elles sont faites pour demeurer des vues de l'esprit, elles peuvent conduire au désordre.

(1) *Discours préliminaire*

LA METTRIE ET L'ATHÉISME

La Mettrie est un athée. Dans le « Discours préliminaire » de ses œuvres philosophiques, il affirme ses théories, il fait l'éloge du matérialisme ; il montre « qu'il n'y a aucune relation nécessaire entre ne croire qu'à un dieu ou ne croire à aucun, et être un mauvais citoyen. De là vient que, dans l'histoire des athées je n'en trouve pas un seul qui n'ait mérité des autres et de la patrie... il sera humain, doux, honnête, affable, généreux, désintéressé, il aura une vraie grandeur d'âme, et il réunira en un mot toutes les qualités de l'honnête homme, avec toutes les vertus sociales qui le supposent ».

L'existence de Dieu est possible. « Ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un être suprême ; il me semble au contraire que le plus grand degré de probabilité est pour elle » Elle n'est cependant d'aucun intérêt, car « il est égal pour notre repos que la matière soit éternelle ou qu'elle ait été créée, qu'il y ait un dieu ou qu'il n'y en ait pas ».

La Mettrie n'admet pas l'argument de « Dieu cause première », par lequel les théologiens « aux manières ridicules » ont l'habitude de prouver l'existence de Dieu. Le poids de l'univers n'ébranle pas un véritable athée.

Le déiste trouve la preuve de l'être suprême dans le spectacle de ses œuvres, dans la contemplation de la nature, dans la merveilleuse organisation des êtres vivants : « Le soleil, l'air, l'eau, l'organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil comme dans un miroir qui présente fidèlement à l'imagination les objets qui y sont peints... toutes les oreilles sont si mathématiquement faites qu'elles tendent au seul même but, qui est d'entendre. Le hasard, demande le déiste, serait-il donc assez grand géomètre pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose auteur ? »

Tout cela ne prouve absolument rien, répond La Mettrie, « Nous ne connaissons point la nature ; des causes cachées dans son sein pourraient avoir tout produit. Voyez à votre tour le polype de Tremblay (soulignons en passant que cet argument à bien vieilli) ne contient-il pas en soi les causes qui donnent lieu à sa régénération ? Quelle absurdité y aurait-il donc à penser qu'il est des causes physiques pour lesquelles tout a été fait, et auxquelles toute la chaîne de ce vaste univers est si nécessairement liée et assujettie, que rien de ce qui arrive ne pouvait ne pas arriver ; des causes dont l'ignorance absolument invincible nous a fait recourir à un dieu. Ainsi détruire le hasard, ce n'est pas prouver l'existence d'un être suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne serait ni hasard ni Dieu, je veux dire la Nature » (1).

La Mettrie n'admet pas non plus les causes finales, il ne pense pas que le monde ait été créé à l'intention de l'homme : « Le soleil est une production aussi naturelle que celle de l'électricité, il n'a pas été plus fait pour échauffer la terre et tous ses habitants, qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pousser les grains qu'elle gâte souvent... Le médecin Lamy et tous les épicuriens anciens et modernes ont raison lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il se trouve organisé et placé comme il l'est » (2).

Un athée ne peut pas croire à l'immortalité de l'âme de l'homme et La Mettrie qui, dans presque tous ses ouvrages philosophiques s'est employé à démontrer la matérialité de l'âme, ne peut naturellement pas lui accorder plus de durée qu'au corps : « La mort est la fin de tout. Après elle, je le répète, un abîme, un néant éternel, tout est dit, tout est fait » (3).

Il importe se savoir se préparer à mourir :

(1) (*Discours préliminaire*).

(2) *L'Homme Machine*.

(3) *Système d'Epicure*.

« Trembler aux approches de la mort, c'est ressembler aux enfants qui ont peur des spectres et des esprits » (1).

Plus loin, La Mettrie nous dit comment il a l'intention de quitter la vie : il ne craint pas l'au-delà, puisque tout est fini. Alors, il n'aura **pas** besoin de s'aguerir, de se dissiper ni de s'étourdir : « Les yeux voilés, je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli qui engloutit tout sans retour. La faux de la Parque ne sera pas plutôt levée que, déboutonnant moi-même mon col, je serai prêt à recevoir le coup ».

(1) *Système d'Epicure.*

LA PLACE DE LA METTRIE PARMIL LES PHILOSOPHES

Parmi les diverses influences qui façonnèrent les idées philosophiques de La Mettrie, celles qui eurent le plus d'ascendant lui vinrent de sa formation médicale. En disséquant dans les laboratoires, il connut l'anatomie du corps humain. Il apprit à le considérer comme une matière semblable aux autres, il étudia les sensations, les réactions des hommes et des animaux.

Ses études thérapeutiques lui montrent combien l'esprit est soumis aux influences externes, comment l'opium peut faire disparaître les soucis, annihiler la volonté. En constatant sur lui-même et sur ses clients l'effet des maladies, il comprend les rapports du physique avec le moral, et toute sa philosophie s'est ressentie de cette constatation primordiale. C'est un précurseur de la psycho-physiologie.

Une part également importante dans la formation de La Mettrie revient à certains philosophes anciens : Epicure, Lucrèce, et contemporains : Locke et Descartes surtout.

Aux Epicuriens il emprunte :

1) L'horreur des idées toutes faites, des préjugés de l'ignorance scientifique.

2) La même conception de l'origine du monde, qui s'est développé par ses propres forces et suivant certaines lois.

3) Les mêmes idées sur l'origine des êtres vivants. La terre a enfanté tout ce qui vit, elle a d'abord produit des monstres, des animaux informes, dont un grand nombre a péri.

4) Il croit comme eux que l'âme est une partie de

l'homme, qu'elle est corporelle de sa nature.

5) Le monde matériel et le monde de la philosophie sont composés d'atomes.

Chez La Mettrie comme chez Lucrèce, on trouve cet atomisme psychologique qui deviendra si fort avec Condillac et surtout Taine.

6) Le remords, les tourments de la conscience sont des sentiments inutiles et nuisibles qu'un sage doit savoir chasser.

7) Les lois, les châtimens ne sont que des conventions de la société pour diriger le peuple.

Une influence qui s'exerça très puissante aussi sur La Mettrie fut celle de Spinoza. Pour eux, il y a unité de type dans tous les phénomènes observables, physiques, vitaux, moraux, humains ; leur liaison commune se trouve dans leurs rapports à cette entité appelée nature. C'est un « monisme naturaliste ».

« Tout ce qui n'est pas puisé dans le sein même de la nature, dit La Mettrie, tout ce qui n'est pas phénomènes, causes, effets, sciences des choses en un mot, ne regarde en rien la philosophie, et vient d'une source qui lui est étrangère » (1).

Mais, alors que Spinoza est attiré par ce monisme au panthéisme, et partant à l'athéisme, La Mettrie combat Dieu par la méthode française, à la Voltaire. Il oppose à Dieu des faits expérimentaux, d'où une certaine faiblesse naïve de son argumentation, qui, à quelque chose d'un peu populaire. Il suffit de rappeler avec quel plaisir il rapporte le mot du patriarche de Fernet « Je suis corps et je pense ». Quel bel argument pour montrer que la matière est douée de sensibilité !

Voyons maintenant ce que La Mettrie doit à Descartes, dont l'influence s'est fait sentir sur toute la philosophie du XVIII^e siècle.

(1) « *Les animaux plus que machines* ».

Descartes est dualiste. Il distingue dans le Réel le monde de la Pensée, et le monde de l'Étendue « Tout ce qui peut être conçu clairement et distinctement est existant par soi » La pensée est une réalité complètement indépendante des corps et elle ne peut être considérée comme une de leurs propriétés. Un fossé infranchissable les sépare, ce sont deux substances différentes.

La Mettrie, puis tous les matérialistes, jusqu'à Hégel, prendront le contre-pied de cette opinion, en admettant une seule substance matière, dont les différentes propriétés sont à la fois l'étendue, le mouvement et la sensibilité.

Descartes et La Mettrie se rejoignent dans leurs tentatives de solution psycho-physiologiques. Descartes plaçait l'âme dans la glande pinéale, La Mettrie n'est pas d'accord sur cet emplacement, mais il admet tout de même que l'âme a une étendue et qu'elle est probablement située au point de départ des nerfs : « Le sensorium a été placé dans presque toutes les parties du cerveau, mais principalement (depuis qu'il a été détrôné de la glande pinéale) dans le corps calleux » (1)

Enfin Descartes et La Mettrie sont mécanistes. Pour eux les animaux sont des machines. Descartes pense que ce sont des automates merveilleusement construits. La preuve que les animaux ne pensent pas « c'est qu'ils ne parlent pas » La Mettrie est absolument de son avis pour l'automatisme, mais il accorde aux animaux la pensée, la possibilité de plaisir, de souffrance.

« Un être qui s'attache par les bienfaits, qui se détache par les mauvais traitements ; un être d'une structure semblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes passions, les mêmes dou-

(1) « *Les animaux plus que machines* ».

leurs, les mêmes plaisirs, plus ou moins vifs, suivant l'empire de l'imagination et la délicatesse des nerfs » (2).

Chez eux comme chez l'homme, la pensée est sans action sur le corps : « C'est la nature qui agit en eux selon la disposition de leurs organes, ainsi qu'on voit qu'une horloge qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec notre prudence ».

La Mettrie est d'accord avec Descartes pour le mécanisme, mais non pour son interprétation mathématique. Descartes prétend donner l'explication universelle du mode physique par la géométrie analytique : « Tous les effets et propriétés des corps que nous fait connaître l'expérience se réduisent à une combinaison de corps d'une certaine figure, et animés de certains mouvements en combinaison pareille à celle que nous pouvons voir dans les artifices mécaniques inventés par l'homme ».

La méthode de La Mettrie est plus scientifique que celle de Descartes. Il ne cherche pas à donner une explication de la nature, il se contente de constater des faits. Descartes, qui veut tout interpréter, même la physiologie, avec sa géométrie, s'attire ce reproche de La Mettrie : « On fabrique des tourbillons et des cubes qui expliquent tout, jusqu'à ce qui est inexplicable : la Création » et, plus tard, cette autre observation de Claude Bernard : « Il fit de la physiologie comme il avait fait de la métaphysique. Il posa un principe philosophique, pour y ramener les faits scientifiques, au lieu de partir de faits pour y rattacher a posteriori les idées qui n'en fussent, en quelque sorte, que la traduction ».

Condillac renforce et précise le sensualisme de La Mettrie, mais, chez lui, on trouve peu de théories qui

(2) « *Hist. Naturelle de l'Ame* ».

n'aient déjà été exposées par son prédécesseur. Celui-ci avait dit : « Prenons le bâton de l'expérience, et laissons là l'histoire de toutes les vaines opinions de philosophes ».

Dans son *Traité des animaux*, Condillac s'exprime ainsi : « Il faut recourir à l'Expérience, et non pas aux systèmes » Condillac invente le mythe de la statue de marbre, organisée intérieurement, mais empêchée d'avoir des sensations par l'enveloppe qui la recouvre. Au fur et à mesure que cette enveloppe disparaît et qu'on laisse les objets extérieurs faire impression sur la statue, celle-ci arrive à la vie intellectuelle et morale. La sensation naît d'abord à la suite de l'impression de l'objet sensible, puis cette sensation devient successivement attention, mémoire, comparaison, jugement, etc...

La Mettrie pense lui aussi que la sensation est le phénomène initiale de la vie psychologique : « Point de sens, point d'idées » Mais il échafaude avec beaucoup moins de précision que Condillac toute la vie psychologique. Pour lui, la mémoire, l'imagination, le jugement, viennent évidemment des sensations qui sont la base de toutes nos connaissances. Mais il l'explique beaucoup moins bien que son successeur. Il a recours à des explications mécaniques presque incompréhensibles.

Condillac s'oppose à la théorie cartésienne de l'Animal-Machine, il admet que c'est un être sensible, que les sensations ont chez lui le même ordre de développement que chez l'homme. Premièrement, il perçoit, deuxièmement, il se souvient, troisièmement, il invente. Enfin, il a son langage à lui. Par là, il a une âme, bien qu'elle soit moins parfaite que la nôtre.

A ce propos, La Mettrie est d'accord avec Condillac pour rejeter les théories de Descartes. Dans les animaux plus que machines, il dit : « Plus j'examine ce qui se passe dans les animaux, plus je me persuade

qu'ils pourraient bien avoir deux âmes, l'une par laquelle ils sentent, l'autre par laquelle ils pensent... ces deux âmes, si distinctes de nom, n'en constituent qu'une seule ».

Non seulement La Mettrie accorde des sensations aux animaux, mais il va presque jusqu'à leur reconnaître une conscience morale. Dans l'*Homme Machine*, il cite l'exemple « d'un chien qui a mordu son maître qui l'agaçait, a paru s'en repentir le moment suivant. On l'a vu triste, fâché, n'osant se montrer, et s'avouer coupable par un air rampant et humilié » . Il nous rapporte un fait historique qu'il juge vraisemblable « L'Histoire nous offre un exemple célèbre d'un lion qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à sa fureur, parce qu'il le reconnut pour son bienfaiteur » (1).

Allant encore plus loin, La Mettrie pense que les animaux ont une âme si proche de la nôtre qu'on pourrait les amener à parler « Je ne doute presque point que, si l'on exerçait parfaitement un singe, on ne vint enfin à bout de lui apprendre à prononcer, et, par conséquent, à savoir une langue. Alors ce ne serait plus ni un homme sauvage, ni un homme manqué, ce serait un homme parfait » (2).

Condillac n'osa pas formuler toutes les conséquences de son système. La Mettrie n'a pas eu les mêmes craintes. Tous deux, ils font du Moi une collection de phénomènes. C'est donc une inconséquence pour Condillac d'admettre le libre arbitre. La Mettrie ne la commet pas, mais il est un point où il a été bien supérieur à Condillac, c'est en faisant de la psycho-physiologie. A chaque page de son œuvre abondent les expériences.

L'âme a son siège dans le cerveau. « En effet, lorsque cette partie est blessée, l'animal n'a plus ni sentiment, ni discernement, ni connaissance. Toutes

(1-2) « *Homme Machine* ».

les parties qui sont au dessus des plaies ou des ligatures conservent entre elles et le cerveau le mouvement et le sentiment, toujours perdus au-dessous, entre la ligature et l'extrémité » (1).

Notre médecin, sait tout l'empire que les maladies, les drogues ont sur les sens, et partant sur la pensée : « L'opium enivre ainsi que le vin et le café, chacun à sa manière et suivant sa dose, il rend l'homme heureux, l'âme ne sent plus que le seul plaisir de ne plus souffrir... l'opium change jusqu'à la volonté » (2). La Mettrie fait encore de la psycho-physiologie en étudiant le mécanisme des sensations : « Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la sclérotite et de la chorôïde, mettez où était la première de ces membranes un papier dont la concavité s'ajuste parfaitement avec la convexité de l'œil, présentez ensuite quelques corps que ce soit devant le trou de la pupille, vous verrez très distinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'insère en passant que la vision n'a pas son siège dans la choroïde, mais dans la rétine » (3).

Puis il continue à suivre cette sensation lumineuse jusqu'à l'âme elle-même. Il montre dans quelles conditions organiques les sensations peuvent varier : « Changez avec le doigt l'axe de la vision, vous multipliez les objets, vous en varierez à votre gré la situation, et les attitudes... Une taie sur la cornée, suivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir plus ou moins diversement les objets » (4).

Tout cela n'est pas très riche comme expérimentation, mais c'est tout de même mieux que Condillac, dont le grand défaut est de partir d'une hypothèse et

(1) *Hist. Naturelle de l'Ame.*

(2) *Homme Machine.*

(3) *Hist. Naturelle de l'Ame.*

(4) *Hist. Naturelle de l'Ame.*

non de la réalité.

Dans son Histoire du Matérialisme, Lange appelle La Mettrie le premier et le plus exagéré des matérialistes français.

C'est là une vérité incontestable.

« Le Traité de l'âme est de 1745, il contient déjà les grandes lignes du matérialisme. « Le Traité de l'Esprit » d'Helvetius est de 1754, et d'Holbach ne publia qu'en 1770 son « Système de la nature ».

La Mettrie est aussi le plus exagéré des matérialistes français.

Helvetius et d'Holbach ont à peu près les mêmes opinions que lui : l'expérience est nécessaire. « C'est donc à la physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches ».

Comme La Mettrie, ils pensent que, dans le monde, il y a une seule matière, qui est la substance des corps et des âmes. Ils estiment qu'à partir de la sensation, il est possible de construire toute la vie psychologique. La liberté, la volonté ne sont que des mots. L'existence de Dieu est improbable. Toutes les religions sont des inventions de prêtres qui se servent de l'autorité pour maintenir les hommes dans l'ignorance et l'esclavage. On ne parle pas morale à la matière inanimée. Alors, une seule règle de vie : la recherche du bonheur. « Jouissez sans crainte, soyez heureux » dit d'Holbach. La Mettrie avait dit : « Faites tout ce qui vous plaît ».

La Mettrie avait plus d'audace qu'eux. En particulier, il a osé absoudre les criminels, il a demandé à ce qu'on les considère comme des malades.

Il n'a même pas craint de recommander la recherche du bonheur dans les plus bas instincts.

Certes, les conséquences morales du sensualisme ne sont pas belles, c'est certainement un tort de les formuler, mais aller jusqu'au bout de ses théories, c'est de la franchise.

CONCLUSION

Servi par son talent indéniable, et poussé par une audace, un besoin de se faire remarquer invincible, La Mettrie a laissé une œuvre très importante et qui méritait mieux que la « litanie des injures » qu'elle a déchaînée.

La partie médicale de son œuvre nous a permis de trouver en lui de solides qualités de praticien. Certes, il n'a pu totalement se dégager du fatras confus de la pathogénie, qui à ce moment était pour ainsi dire la règle. Mais il a très bien vu l'importance du système nerveux, que négligeait Boerhave. Il en connaît l'anatomie et le fonctionnement d'une façon extraordinaire pour son époque. De même pour la respiration ; il l'a comprise, semble-t-il, comme on ne devait le faire qu'après les découvertes de Lavoisier. Il n'a jamais cessé de préconiser la nécessité de la vivisection, de l'expérience, sciences qui deviendront plus tard si fructueuses.

En anatomie pathologique, il s'est efforcé de montrer l'utilité de disséquer et d'ouvrir les cadavres. Il a prêché l'importance de l'association de la théorie à la clinique, il a recommandé d'apprendre la médecine dans les livres sans jamais négliger l'hôpital.

En biologie, et c'est sans doute son plus grand mérite, La Mettrie s'est montré un novateur hardi. Il a formulé les principes de l'évolutionnisme bien avant que personne n'ait eu l'audace de le faire.

La Mettrie pamphlétaire a aussi sa valeur. Sans lui pardonner sa roserie, et parfois sa méchanceté, il

faut lui savoir gré de nous avoir laissé le tableau le plus vivant du milieu médical parisien au XVIII^e siècle. Cette œuvre de critique est alerte, pleine de verve et encore très amusante à lire aujourd'hui.

En philosophie La Mettrie est aussi un audacieux. Il est le fondateur du matérialisme scientifique. Ceux auxquels en général on s'accorde à reconnaître ce titre sont venus plus tard que lui et il en est très peu qui aient eu le courage de pousser aussi loin que lui les conséquences du sensualisme.

En somme, le plus grand mérite de La Mettrie est d'avoir contribué à l'orientation scientifique de la médecine et de la philosophie. De très loin, il a ouvert la voie aux hommes tels que Claude Bernard et Auguste Comte.

Vu : Le Doyen,
TIFFENEAU

Vu : Le Président
LAIGNEL-LAVASTINE

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSEZAT. — *Introduction à l'Homme Machine* — Paris 1809.
- BERGMANN. — *Die Satiren der Herm Maschine* — Leipzig 1913.
- BOINET. — *Les doctrines médicales, leur évolution* — Paris 1912.
- BOISSIER. — *Politique du médecin de Machiavel* 1930
La Mettrie médecin pamphlétaire philosophe 1931.
- CONDILLAC. — *Traité des animaux* 1755.
- COUSIN. — *Manuel d'histoire de la Philosophie* — Bruxelles 1837.
- CUVILHIER. — *Cours de Philosophie* 1936.
- DARWIN. — *Zonomia*. — Londres 1794.
- DESCARTES. — *Œuvres choisies*. — Librairie Garnier — Paris.
- DELAUNAY. — *Le Monde médical parisien au XVIII^e siècle*, Paris 1906.
- DIDEROT. — *Œuvres complètes*. Paris 1875.
- FREDERIC II. — *Eloge de La Mettrie* — La Haye 1752
- FRERON. — *Lettres sur quelques écrits de ce temps* — Londres 1751.
- GOURAUD. — *Etudes analytiques sur les auteurs philosophiques*, Paris 1857.

HELVETIUS. — *De l'esprit* — Paris 1754.

— *De l'Homme* — Paris 1772.

Histoire de la Littérature Française illustrée, publiée sous la Direction de Joseph Bédier et Paul Hazard. — (Larousse).

HOFFMANN. — *La Politique du médecin.*

HOLBACH. — *La Politique naturelle* — Londres 1773.

La morale universelle — Amsterdam 1776.

LAIGNEL LAVASTINE et Jean VINCHON. — *Les malades de l'esprit et leurs médecins du XVI au XIX^e siècle.*

Communication au Congrès d'Histoire de la Médecine de Leyde.

1) *Un chapitre du Médecin de Machiavel à propos de Boerhave.*

2) *Les aphorismes de Boerhave et leur traducteur La Mettrie.*

Sixième Congrès de la Médecine de Leyde — Juillet 1927.

Conférence sur les médecins dans les origines intellectuelles de la Révolution (Semaine des Hôpitaux 15 Octobre 1936).

LAMARCK. — *Œuvres choisies.* - Paris. Ed. Le Dantec

LANGÉ. — *Histoire du matérialisme* — Paris 1877

LEMÉE. — *Offray de la Mettrie* — Saint-Malo 1925.
(fascicules I, II et III)

Article du 15 Mai 1926 dans Paris-Médical.

LEVOT. — *Biographie Bretonne* — Vannes 1858.

MANET. — *Biographie des Malouins célèbres* — St-Malo 1824.

MAITRE. — *Un médecin philosophe de La Mettrie* —
Thèse de médecin .

MAREVRE. — *Article dans Médecina* (N° de novembre 1924).

- MAUPERTUIS. — *Vénus physique* — Berlin 1746.
- PERRIER. — *La philosophie zoologique avant Berlin*.
- PICAVET. — *La Mettrie et la critique allemande*. — Paris 1889.
- PLEVOT. — *Bibliographies Bretonnes* — 1857.
- PORITZKY. — *La Mettrie, sa vie et ses ouvrages* — Berlin 1900.
- QUEPAT. — *Essai sur La Mettrie* — Paris 1873.
- ROBINET. — *De la Nature* — Amsterdam 1762.
- ROGER. — *Les médecins Bretons* — Paris 1900.
- SAINTE BEUVE. — *Correspondance*. — Paris 1880.
- SOURY. — *Bréviaire du matérialisme* — Paris 1867.
- SPINOZA — *Ethique* — Librairie Garnier — Paris.
- VEZEAUX DE LA VERGNE. — *Du caractère médical de l'œuvre de La Mettrie*. — *Thèse de médecine* — Lyon 1907.
- VOLTAIRE. — *Correspondance* — Paris 1880.

TABLE DES MATIERES

VIE DE LA METTRIE	9
CARACTERE DE LA METTRIE	13
ŒUVRES DE LA METTRIE	15
LA METTRIE MEDECIN	17
LA METTRIE ET L'EVOLUTIONNISME	38
LA METTRIE ET SES CONFRERES	45
LA METTRIE PHILOSOPHE	54
LA MORALE DE LA METTRIE	62
LA PLACE DE LA METTRIE PARMY LES PHILOSOPHES	73
CONCLUSION	81
BIBLIOGRAPHIE	83

